

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 53.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 30 DECEMBRE 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par années s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargner le trouble d'envoyer un collecteur, et nous acceptons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

A NOS ABONNÉS

Parmi nos souhaits de bonne année à nos abonnés, nous leur faisons celui de payer leur abonnement afin de profiter des avantages offerts à ceux qui nous paieraient tout ce qu'ils nous doivent avant le premier jour de l'an. Ils savent que l'année expirée ils n'ont plus droit à la prime ni à la réduction du prix de l'abonnement. Ils trouveront dur qu'on exige d'eux \$3.50 au lieu de \$3.00, mais ils n'auront pas le droit de se plaindre, car nous leur avons donné assez de délai et d'avis. Ils doivent comprendre qu'ils devront payer les cinquante cents que nous réclamerons après le premier janvier pour couvrir les frais de collection auxquels ils nous auront soumis en ne payant pas dans le temps voulu. Les tribunaux ont décidé que l'abonnement à un journal était payable à l'endroit où il est publié. C'est notre dernier avis, la dernière chance que nous offrons à nos lecteurs de profiter de la réduction de l'abonnement et d'obtenir la prime.

M. Frédéric Gaillardet fait dans le *Courrier des États-Unis* l'éloge du livre que M. l'abbé Casgrain a publié sous le titre : "Une paroisse canadienne au XVIIe siècle" :

Monsieur l'abbé Casgrain est une des notabilités littéraires du Bas-Canada. Il a publié divers ouvrages, entre autres des "Légendes canadiennes" et des "Biographies canadiennes" qui ont eu un grand succès. Son dernier livre n'en aura pas moins. C'est l'histoire de la paroisse fondée sur la Rivière-Ouelle, un des affluents du Saint-Laurent, par M. de la Bouteillerie. L'histoire des luttes que les colons français eurent à soutenir contre les Anglais en général et contre les Bostonnais en particulier, est retracée d'une façon très-dramatique. Les colons de la Rivière-Ouelle sont menés au combat par le curé de leur paroisse, l'abbé de Francheville, "prêtre pieux et zélé," dit M. Casgrain, mais qui aurait figuré avantageusement dans les armées de Jules II, ce pape guerrier, conquérant des Romagnes, à qui on attribue cette fière réponse à Michel Ange, pendant que celui-ci peignait son portrait et qu'il s'était mis en train de le représenter un livre à la main : "Me prends-tu pour un écolier? Mets moi un sabre au côté!"

M. l'abbé Casgrain termine cette page curieuse de la colonisation française au Canada par ces réflexions philosophiques : "Il était dans la destinée de la démocratie en Amérique de vaincre l'aristocratie partout où elle tenterait de s'implanter... Il y avait autrefois la tyrannie de l'épée, il y a aujourd'hui la tyrannie du capital; il a ses troupes de serfs comme les seigneurs du moyen âge. La différence est qu'ils travaillaient dans les champs, et qu'aujourd'hui ils travaillent dans les manufactures. L'avenir dira quel est celui, de l'ancien ou du nouveau régime, qui aura plus ou moins fait pour l'humanité."

Ces courts extraits suffisent pour donner une idée du livre de M. Casgrain, écrit avec un sentiment patriotique profond et une libéralité d'esprit qui ne lui a pas fait dédaigner l'opinion d'un hérétique comme moi. Je l'en remercie, car tout ce qui intéresse le Canada me touche. J'aime tout ce qui a rapport à lui dans le

passé, dans le présent et dans l'avenir. La transformation que M. Casgrain signale dans ses destinées est confirmée par l'invasion de nos capitalistes qui sont en train de reconquérir cette ancienne province, passées des mains de l'aristocratie et de l'épée en celles de la démocratie et du capital.

Ce n'est pas, du reste, le Canada seulement que l'industrie veut renouveler, c'est le continent américain tout entier. Les conquérants ne s'appellent plus Jacques Cartier, Champlain, etc., ils s'appellent F. de Lesseps, le *Crédit Foncier* représenté par MM. Thors, de Molinari, etc. Au moment où l'emprunt de la province de Québec reprend pied à la Bourse de Paris, où il fait 495 francs, la souscription pour le "Canal interocéanique de Panama" va s'ouvrir les 7, 8 et 9 décembre prochain, sur les marchés de New-York et de Paris. Sur ce dernier, les actions font une prime de six francs au-dessus du pair. Je désire de tout mon cœur que la souscription soit plus heureuse cette fois que la première. M. E. de Lesseps croit au succès, même aux États-Unis.

J'ai vu par votre journal que quelques organes de la presse américaine, appartenant au parti démocrate, ont été péniblement affectés par les congratulations qu'il a cru devoir adresser au général Garfield, à propos de sa victoire électorale. Mais ce n'est pas le candidat républicain que M. de Lesseps a salué, c'est le président de l'Union. Il n'a rempli qu'un devoir de politesse, et je suis convaincu qu'il l'eût rempli de même, et avec plus de plaisir peut-être, à l'égard du général Hancock.

UN PANIER DE TÊTES

Le lecteur va tout à l'heure comprendre ce titre emprunté à la grande époque révolutionnaire. Carrier se défendait devant la Convention, par ces mots : "Vous trouvez que les victimes ont été trop nombreuses. Prenez-vous-en à la Révolution qui me demandait son panier de têtes quotidiennes!" Certes, nous ne sommes pas revenus aux jours de la guillotine politique. La dernière semaine qui vient de s'écouler ne peut être nommée la *semaine sanglante*. L'histoire l'appellera plutôt "la semaine honteuse."

Mais, s'il n'y pas ici cas de mort, il y a suppression violente. La vérité de ma métaphore est surtout dans ceci que, pareille à l'ancienne Révolution, la révolution contemporaine demande à ses gouvernants, qui sont en même temps ses esclaves—un panier de têtes. Les premières têtes demandées furent celles de nos principaux généraux, Bourbaki, Ducrot, du Brial, etc. Plus tard vinrent les têtes de nos magistrats. Voici les têtes des Jésuites; celles des Dominicains, des Capucins, etc. Demain ou après-demain, comme vient de le dire mon rédacteur en chef et ami, M. Francis Magnard, viendra le tour des curés, vicaires, frères, etc. C'est la logique farouche de la révolution.

Le tour des ministres viendra. On demandera la tête de M. Jules Ferry, malgré sa démission. Mais, auparavant la révolution aura pris de plus belles têtes!

Je veux donc jeter un rapi le coup d'œil sur quelques hommes tombés penant les

dernières semaines. Dans mes promenades à travers les hommes et les choses de Paris, j'ai rencontré souvent les jésuites et les dominicains. Dans mon article intitulé "Maison Maudite," j'ai parlé de l'éminent jésuite qui dirigeait la maison de la rue des Postes. Il m'avait déjà confié ses sombres pressentiments. Les jésuites ont souvent déplié la tente de l'exil. On les voit traverser l'Histoire comme des oiseaux émigrants! Ils s'en vont et reviennent. Le Père Du Lac ressentait déjà en son âme le mystérieux frémissement qu'éprouvent les grandes ailes de ces oiseaux, à la veille des migrations. J'avais écrit ici qu'il était peut-être trop pessimiste. Je me trompais. C'était un voyant!

Au contraire le Père Didon était optimiste. Dans ses paroles et dans ses lettres, il me manifestait une certaine confiance en l'avenir prochain. Ces magnifiques et expansives natures d'hommes ont, moins que les natures concentrées, le don de longue vue. Quand une disgrâce, qu'il estimait sévère, l'arracha de Paris, le Père Didon recevait là, à son insu, la faveur d'un Dieu élément. Il n'a pas entendu les haches de la révolution briser les portes du cloître dont il était le prieur. Il n'a point éprouvé ce foudroyant étonnement—lui, qui se croyait, avec ses frères, à l'abri sous la grande renommée libérale de Lacordaire. Quant à moi, je n'ai aucun étonnement. La révolution qui, dans ce moment, veut assassiner la liberté—devait frapper sur tout les disciples de Lacordaire.

* *

Dans ce défilé de dominicains expulsés, je veux vous indiquer du doigt le P. Ollivier. Il est l'orateur populaire. Abreuvé aux plus hautes sources de la pensée humaine, son grand talent a je ne sais quel vibrant pouvoir de vulgarisation. Il aimait à s'occuper des misères populaires. Il était le père spirituel de toutes ces pauvres petites filles, dont j'ai visité avec lui l'asile, à Clichy. En ce moment ces pauvres petites pleurent—enfants du peuple—l'ami que la révolution leur a enlevé "au nom du Peuple!"

* *

Et cela ne suffit point. Il faut d'autres victimes. Je ne parle pas des journalistes. Qu'importe au journaliste d'être arrêté—si on ne lui prend pas sa plume! Je veux parler du général de Charette, accusé d'autres délits. Déjà je l'ai dessiné ici. Je le connais depuis plus de trente ans. Je me souviens de l'arrêter étonnant avec laquelle, enfant, il aimait déjà la gloire, qui fut une des passions de sa vie. Tel Dante, à l'âge de dix ans, aimait déjà Beatrix!

Caractère multiple. Menant jusqu'à l'Excessif l'enthousiasme de tout ce qui est grand, pur et beau. Doux comme un cheval de sang—emporté comme un taureau de combat. Familier et élevé—gai, et tout à coup triste à mourir. Tempérament tout en dehors—esprit en dedans. Certes, il a déjà beaucoup vécu, comme tous les hommes dont le pouls bat vite. La vie est un total de pulsations! Cependant, nul homme plus jeune que lui! amalgame étonnant de puissantes qualités contraires. On dirait qu'il y a dix natures en lui—et que, comme son aïeul du Bearn, il a eu plusieurs nourrices!

Nous le verrons donc devant la police correctionnelle. Ce ne sera plus l'heure solennelle des grandes fonctions pontificales à Saint-Pierre de Rome. Vous en souvient-il ? Sous ces voûtes sans fin, combien l'homme se sentait petit ? Combien le chrétien se sentait grand ? Charette était là ! Jamais plus magnifique soldat ! Une lucur flottante sur sa figure blonde ! Une puissance tremblante dans son regard bleu ! Demandez à ceux qui l'ont vu dans cette campagne de France, où il a été peut-être la plus entraînant personification du patriotisme ? Depuis ces jours, il n'avait pas voulu se mêler à la vie politique. Seuls, M. de Cazenove, son soldat de Patay—et le comte Legonidec, son lieutenant, aujourd'hui secrétaire de la Chambre—ont accepté d'être députés. Certes, ce sera une pièce de choix dans ce panier de têtes, dont parle la métaphore du titre de cette étude ! Quelle victime plus pure et plus rayonnante ! S'il est condamné, je referai son portrait, mais intime.

Un renseignement curieux sur le Père Hermann, le supérieur de la congrégation des Prémontrés expulsés de Friolet.

Le Père Hermann est le propre frère du comte de Chambord ; frère utérin, il est vrai, né du second mariage de la duchesse de Berry avec le comte italien Lucchesi Pailli.

Le Père Hermann est abbé mitré, c'est-à-dire qu'il a dans la hiérarchie catholique rang d'évêque sans en avoir la charge et sans en exercer les fonctions. C'est une sorte d'évêque *in partibus*, qui porte la mitre d'argent.

Une lettre de Toulouse donne d'assez curieux détails sur le genre de vie présentement adopté par Victor Capoul (qui a visité Montréal il y a quelques mois). Il vit, en bon propriétaire agriculteur, avec son père et sa mère, dans son domaine de Lartus, près Toulouse, qu'il s'applique à faire valoir de son mieux, d'après les systèmes perfectionnés que lui a révélés son voyage en Amérique. Il fait force acquisitions de bestiaux aux Pyrénées et dans la vallée de Lourdes, et rêve d'établir une grande boucherie populaire à bon marché. Tout pour le peuple et par le bœuf ! Du samedi au lundi seulement, on le voit à la ville, et puis il retourne s'enfermer à la campagne, où la littérature et l'agronomie se partagent ses instants laborieux.

Il se propose, paraît-il, de mener de front l'exploitation perfectionnée de ses terres et la culture de l'art d'écrire, auquel il s'exerce, mis en goût par le succès de ses débuts dans le *Figaro*.

Il est assez curieux de se rendre compte des effets du tonnerre dans les différents pays du globe. Les désastres causés par le fluide sont généralement plus grands qu'on ne le pense, et la statistique donne la récapitulation suivante : Dans un espace de cinq années en Russie, 2,270 personnes ont été frappées par la foudre, qui, de plus, a occasionné 4,092 incendies. En Prusse, pendant 9 ans, le tonnerre a tué 1,004 individus. En Autriche, le chiffre des morts s'est élevé à 1,700 pendant huit ans, et en France, pendant trente années, on a compté 2,038 victimes. Un détail surprenant ressort de cette statistique, c'est que la foudre frappe de préférence les hommes ; on compte, en effet, deux décès masculins sur un féminin. Le pourquoi de cette préférence est encore inconnu.

[Le pourquoi nous semble assez facile à trouver. Les hommes étant plus souvent dehors, sont par là plus exposés aux effets de la foudre que les femmes, qui restent davantage dans les maisons.]

Les négociants trouveront de grands avantages à acheter les épices préparées par MM. D. C. Brosseau et Cie., à leur entrepôt, Nos. 42 et 46, rue Notre-Dame, car ces épices sont de qualités supérieures et préparées avec le plus grand soin. MM. Brosseau et Cie. ont toujours en mains un fond considérable de café, montarde, poivre, clous, crème de tarte, poudre à pâte, etc., etc., qu'ils vendent aux commerçants à des prix excessivement réduits.

LES ESPAGNOLS A LA BATAILLE DE TRAFALGAR

Je vais tâcher de résumer, dans le moins de lignes possible, un épisode sans égal dans l'histoire de l'Espagne ; un épisode auquel on ne peut comparer ni la fameuse bataille de Lépante, ni la perte malheureuse de l'invincible Armada ni les différentes luttes navales que l'Espagne eut à soutenir contre la Hollande et d'autres nations.

Le combat de Trafalgar fut le dernier effort de la grandeur et du courage de la marine espagnole, et restera l'éternelle gloire de ce pays.

Gravina, Alba, Escano, Cisneros, Galiano, Churruca, Yriarte, Valdès, Horé, Butron, Apolaca, Falcon, Alcedo, Moyna y Catanos, sont des noms immortels que la patrie reconnaissante doit inscrire sur le marbre, en souvenir des nobles actions de ces héros.

Arrivons au fait du combat de Trafalgar.

L'amiral Villeneuve, qui commandait en chef les escadres combinées, avait laissé prendre, au combat du Finistère, les navires *San Rafael* et *Ferme*, sans avoir fait aucun mouvement pour les sauver, laissant les marins espagnols lutter presque seuls. L'empereur Napoléon Ier apprit avec une profonde tristesse la faute commise par l'amiral Villeneuve, il fit écrire à Gravina pour le féliciter de sa brillante conduite. L'empereur ordonna aussi à son ministre de la marine de suspendre Villeneuve de ses fonctions, et de nommer à sa place le vice-amiral Rosilly.

Alors Villeneuve, qui, s'il avait manqué à son devoir peut-être par inaptitude, n'en était pas moins un homme courageux, écrivit au ministre en lui disant : " S'il a manqué seulement à la marine française de l'impéritie, l'empereur sera bientôt satisfait."

Il convoqua Gravina, le lieutenant-général Alba, les chefs d'escadre Escano et Cisneros ; les capitaines de navire Galiano et Churruca, avec les amiraux français Dumanoir et Magnon.

Les Espagnols furent d'avis qu'il ne fallait pas faire de sortie en mer, les navires n'étant pas préparés. Churruca dit à ses compagnons :

—Je n'approuve pas la sortie de l'escadre combinée du port, la saison est trop avancée ; je crois, pour ma part, que l'escadre ferait mieux la guerre aux Anglais en mouillant à Cadix, qu'en livrant une bataille décisive.

Cette détermination est connue de l'amiral français, mais celui-ci veut, à tout prix, commencer un combat, et le 19 octobre, Villeneuve donne l'ordre de départ. En disant au ministre de la marine, M. Decrès :

—Je serais très heureux de céder la première place au vice-amiral Rosilly, mais il serait affreux pour moi de perdre l'occasion de prouver que j'étais digne d'un meilleur sort ; je partirai demain."

Il partit en effet, mais il prit la mer sans aucun plan ; toutes les instructions se réduisaient à cette phrase : " Que chacun fasse ce qui lui semblera le mieux ; j'attends tout de chaque capitaine."

Nelson était plus prudent.

Le 19 octobre 1805, à six heures du matin, l'escadre sortit de Cadix. Elle était composée de 15 navires espagnols, 18 navires, 5 frégates et 2 bricks français ; et ce fut le 21 octobre que se livra la terrible bataille.

Un combat acharné commença entre le *Royal Sovereign* et la *Santa Anna*. L'un et l'autre furent également malmenés. Colliugwood se vit obligé de passer, au milieu du feu, sur la frégate *Erigalus*, et le *Santa Anna*, détruit, vit tomber blessé sur le pont, le vaillant Alava et son capitaine Gardoki.

A ce moment, le combat devint général. Le vice-amiral Cisneros commandant la *Santa Trinidad*, montra une intrépidité sans pareille ; les ravages causés à l'ennemi furent énormes.

Le spectacle qu'offrait le centre de l'escadre franco-espagnole, ressemblait alors à un horrible volcan ; les décharges étaient

incessantes ; une lugubre clarté s'étendait sur les eaux à une grande distance, le feu enveloppait les combattants, mais la *Santa Trinidad*, par des prodiges de valeur, maintint son pavillon arboré.

Cependant, la victoire resta aux Anglais qui payèrent bien chèrement ce triomphe, par la mort du grand Nelson, qu'une balle atteignit en pleine poitrine.

C'est à ce même combat que se signalèrent le commandant Yriarte, qui soutint le feu jusqu'à cinq heures et demie du soir, et l'intrepide marin Valdès. Celui-ci se trouvait à la tête de la ligne de bataille sur le navire *Neptune*, et remarquant que les navires du centre allaient être capturés, et que le contre-amiral Dumanoir, sous les ordres de qui il était, ne songeait pas à lutter, il viola la discipline et vira de bord, seul, pour courir au combat.

—Où allez-vous ? lui demanda Dumanoir.

—Au feu, répondit-il, sans s'arrêter.

Il fut suivi par le capitaine Del Riva. Mais ces généreux efforts furent inutiles. Le *Neptune*, attaqué par quatre navires, soutint ce choc foudroyant tant que son vaillant chef eut une voix pour commander, et un bras pour servir ses batteries.

Gravement blessé, ainsi que son second, entouré de morts et de blessés étendus sur le pont et entravant la manœuvre, il ne put prolonger la lutte. Mais la tempête arracha sa proie au vainqueur, et le vaisseau vint se briser sur les rochers de Santa-Catalina, près du port de Ste-Marie.

Puis ce fut l'attaque par cinq navires, du *Principe de Asturias*, qui soutint le feu durant quatre heures. Gravina, grièvement blessé, confia le commandement à Escano qui, lui-même, est atteint à la jambe par un éclat de mitraille. Mais le vaillant soldat n'en continue pas moins le combat, et ce n'est que lorsque tout espoir est perdu, qu'il consent à donner le signal de la retraite.

La même ardeur, le même héroïsme, semble animer tous les combattants dans ce jour néfaste ! Galiano, commandant le *Eahama*, se défend contre trois navires. Blessé au milieu de ses soldats, il dit en leur montrant le drapeau :

—Messieurs, mettez-vous dans la tête que ce drapeau est cloué, et ne peut pas être abaissé.

Et le *Bithama*, mis en morceaux après une lutte héroïque, disparaît dans l'abîme.

Le *San Juan Nepomuceno* put marcher l'égal de ceux qui l'avaient déjà précédé dans la gloire ! Il était commandé par Churruca, une de ces âmes sereines qui savent, comme l'aigle, s'élever au dessus des tempêtes !

Lorsqu'il apprit que l'escadre allait mettre à la voile, Churruca fit appeler son beau-frère, Cepolaca, et lui dit :

—Ecris à tes parents que tu vas prendre part à un combat qui sera sanglant. Fais-leur tes adieux, car ton sort sera le mien ; avant de rendre mon navire, je le ferai sauter. Tel est le devoir de ceux qui servent le roi et la patrie.

Et à un ami à qui il écrivait le même jour, il disait :

—Si tu arrives à savoir que mon navire a été fait prisonnier, dis que je suis mort.

Le *San Juan* combattit seul contre six navires.

Dans la lutte la mâture tomba brisée, la mitraille et les canons jonchaient le pont ; et cependant, Churruca ne perdit pas un instant sa sérénité. Il veille à tout, commande la manœuvre, remplace le capitaine qui tombe mortellement frappé, ranime ceux qui se lassent, ajuste les canons. Mais au plus fort de la bataille, un boulet ennemi lui enlève la jambe droite. " Ce n'est rien, crie le héros, en brandissant son épée, continuez le feu."

Son noble cœur le trompait ! Il sentit bientôt la vie l'abandonner avec les flots de sang qui s'échappaient de sa blessure. Alors il fit s'approcher de lui tous ceux qui avaient combattu à ses côtés ; il les remercia de leur vaillante conduite ; demanda que l'on cloût son drapeau, et qu'on cher *San Juan* ne se rendit pas tant qu'il vivrait.

Quand il fallut abaisser le pavillon, les officiers anglais des différents navires qui entouraient le *San Juan*, sautèrent à son bord pour demander auquel d'entre eux il s'était rendu, se disputant une pareille victoire.

Le digne gendre de Churruca, le brave Falon, répondit :

—Attaqué par six navires, devant les six, je succombe ; jamais à un seul, ne se serait rendu le *San Juan*.

Les restes du *San Juan* furent conduits à Gibraltar et conservés pendant plusieurs années. La cabine du commandant fut fermée et l'on inscrivit sur la porte, en lettres d'or, le nom de Churruca.

Citons aussi le *Monarca* qui, un des premiers, commença le feu. Il combattit durant cinq heures, jusqu'à ce qu'il se vit dématé et faisant eau de toute part. Le *San Ildefonso* fut détruit.

L'*Argonauta* vit sa couverture s'effondrer le second jour de la bataille : 1,022 morts, 1,333 blessés ; trois navires faits prisonniers par l'ennemi, trois navires coulés à fond pendant l'action, quatre brisés contre la côte par une affreuse tempête qui survint, tels furent les résultats du combat de Trafalgar.

On peut dire que l'Espagne a fermé, par cette catastrophe, l'histoire de sa grande marine !

Cependant, dans la situation où se trouve aujourd'hui l'Europe, alors que le puits du monde dépend presque d'un seul homme, l'Espagne, qui doit être l'alliée naturelle de la France, ne peut pas s'en lormir. Un danger la menace, c'est de se voir victime d'une invasion qui la démembrer, qui lui enlève une partie de ses colonies.

Il lui faut pour sa sécurité, non des soldats de terre, des politiques de parlement ou de presse, mais des vaisseaux et des marins.

Si l'Europe désarmait, l'Espagne pourrait continuer à vivre dans son état actuel ; mais tant que la Prusse, la Russie, l'Angleterre, la France et même l'Italie auront en main une épée et dormiront sur la culasse d'un canon, l'Espagne ne doit pas abandonner sa marine.

Le désastre de Trafalgar a été la couronne mortuaire de notre grandeur maritime et le signal de la ruine et de la décadence de l'Espagne.

JO-SÉ GUELL Y RENTÉ.

PENSEES

La connaissance de soi-même enseigne des secrets et révèle des choses dont on se garde de faire part à personne.

Tous les hommes sont des architectes plus aptes à tracer des plans qu'à construire la plus simple cabane.

L'homme ne se débarrasse pas plus de ses passions que l'arbre ne se débarrasse de ses feuilles : ce sont elles qui le quittent quand il n'a plus de sève.

En France, les hommes qu'on a nommés rouges sont ceux qui rougissent le moins.

On cache ses défauts comme on cachait des diamants, afin de les mieux conserver.

Le cœur et l'esprit ont leurs nuits dont les heures sont plus longues que les heures des jours.

Dans les républiques le peuple se console d'être sujet de fait en se disant et se croyant être souverain de droit.

Il est reconnu que l'esprit est la dupe du cœur, et il n'est pas moins vrai que le cœur est la dupe des yeux.

Présents du Jour de l'An

Allez donc chez N. LARIVÉE pour vos présents du jour de l'An, on vous remettra des bons d'assurance financière pour le même montant que vous achetez.

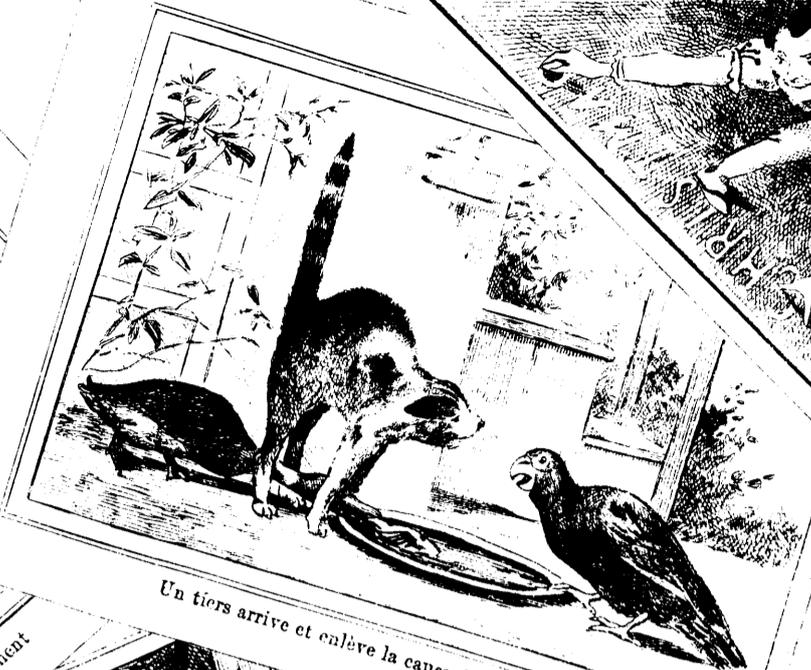
Allez chez N. LARIVÉE pour vos étrennes, et vous serez certain d'en avoir, si vous achetez depuis 10c à \$20.

Tout acheteur est prié de demander des étrennes, et il en recevra en proportion de son montant d'achat.

N. LARIVÉE,
363, rue Saint-Joseph.



La botte était percée heureusement



Un tiers arrive et enlève la cause de la difficulté



Laisse vivre les autres si tu veux vivre



Content de lui-même

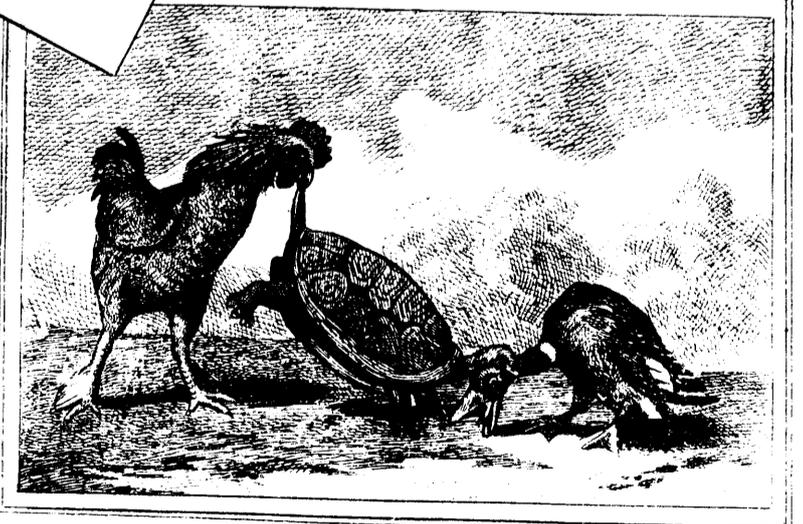


Dans le regard de la femme se trouve le danger

BONNE ANNEE!
A TOUS NOS AMIS



N'en prends pas plus qu'il ne faut



Bon appétit

LE JOUR DE L'AN

Douze sanglots ont vibré dans l'espace...
Sont-ce les pleurs du lugubre beffroi ?
—C'est l'avenir jetant à l'an qui passe,
Avec mépris, un adieu sombre et froid !

Un nouvel an, constellé de promesses,
Vient de surgir des vastes profondeurs ;
Accordons-lui nos plus tendres caresses,
Car il promet d'ineffables bonheurs !

L'an dernier fut désastreux et terrible :
Il a semé partout tant de malheurs...
Il a changé—ce despote inflexible—
Nos rêves d'or en cuisantes douleurs !

Mais taisons-nous ! et saluons l'aurore
Du nouveau jour qui brille à l'horizon.
Que de nos cœurs parte un hymne sonore,
Pour acclamer l'hôte de la saison.

Voyez là-bas, dans la pauvre chaumière,
Le malheureux amaigri par la faim :
Du nouvel an, il attend, il espère
Plus de bonheur, et le morceau de pain !

Sous les lambris où la pourpre rayonne,
Le riche aussi formule ses desirs :
" Bel an, dit-il, d'un pur éclat, couronne
" Nos doux banquets, nos fêtes, nos plaisirs !... "

Au saint autel, le prêtre vénérable
Pour le pêcheur implore le bon Dieu ;
Son chant d'amour, sa prière ineffable,
Comme l'encens, monte vers le ciel bleu !

Des ce moment, oublions nos rancunes ;
A l'ennemi présentons notre main.
Après les jours de sombres infortunes,
Dieu nous réserve un heureux lendemain... "

J.-B. CAQUETTE.

1er de l'an 1881.

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

VII

LES PUITS

(Suite)

Jean Creps rit de ce projet insensé, et calcula qu'il faudrait au moins une année pour vider le puits, même si on réussissait à l'endiguer, chose qui lui paraissait tout à fait impossible. Reconnaisant le fonnement de cette objection, les chercheurs d'or se tenaient, découragés et abattus, au bord du trou ; leurs yeux égarés semblaient vouloir en sonder le fond, afin d'apercevoir l'or qui faisait battre leur cœur de désir. Tous restaient silencieux et se gratifiaient le front pour demander à leur cerveau fatigué le moyen qui lui échappait.

—Bah !... de ces longues réflexions il ne sortira rien, dit Kwik. Les moyens les plus simples sont les meilleurs. Plongeons dans le puits pour en extraire l'or avec la main.

—En effet, affirma Pardoes, on pourrait peut-être monter ainsi des pépites pour une valeur de plusieurs millions. Mais qui se risquera dans ce tourbillon ?

—Qui ? Moi ! s'écria Donat. Liez moi le lasso autour du corps, laissez moi descendre jusqu'au fond et remontez moi aussitôt que j'imprimerai une forte secousse au lasso.

Victor, Roozeman voulut le détourner de sa dangereuse entreprise ; mais Kwik dit qu'il savait plonger et nager comme un rat, et que, même sans cela, il n'y avait rien à craindre du tourbillon, parce qu'on pouvait toujours le remonter à l'aide de la corde ; et qu'en outre, pour être riche à millions, on ne devait pas reculer devant un petit danger et un peu de peine.

Sa proposition fut adoptée, et l'on décida de suite que, si cette première tentative réussissait, chacun devrait descendre dans le puits, et qu'on tirerait au sort. Que, pour ne pas se couper les pieds et les jambes, on garderait ses souliers et son pantalon, mais on ôterait ses autres vêtements, pour pouvoir du moins se réchauffer la poitrine après le plongeon.

On lia sous les bras de Donat le lasso, allongé d'une grosse corde qu'on détacha de la claie. Lorsque tout fut prêt enfin pour la descente, Kwik plongea son doigt dans l'eau et fit le signe de la croix, comme on a coutume de le faire au Brabant quand on met le pied dans l'eau pour se baigner. Puis il dit en riant :

—Il part ! Adieu, mes amis, au revoir ! Je vous apporterai bientôt des nouvelles de l'autre...

Pendant qu'il disait cela, il était descendu à moitié dans l'eau, et se retenait au bord avec les mains ; sa voix se brisa ; il haletait d'une manière étrange, et les yeux semblaient lui sortir de la tête.

—Eh bien, qu'as-tu donc ? Descends ! dit le Bruxellois.

—Ouf ! camarades, bégaya-t-il, je suis gelé... je brûle de froid... Un moment... laissez moi rafraîchir... Allons... tenez bien la corde... je descends...

En effet, il lâcha le bord et descendit perpendiculairement dans le puits.

Ses camarades tenaient les yeux fixés sur l'eau bouillante. Du résultat de cette tentative pouvait dépendre leur bonheur et leur fortune immédiate ; aussi, personne ne parlait, tous les cœurs battaient ; les mains étaient convulsivement serrées autour de la corde, pour remonter le plongeur au moindre signal.

On n'attendit pas longtemps ; une seconde ou deux après que Donat était descendu dans l'eau, le lasso reçut deux ou trois secousses violentes, Kwix fut remonté et ramené sur le bord.

—Eh bien, eh bien, as-tu touché le fond ? lui demanda-t-on.

Mais Donat ne paraissait ni voir ni entendre ; ses dents claquaient, ses membres frissonnaient ; il chancelait sur ses jambes comme un homme ivre, et il bégaya en soufflant :

—Maudit or, pour lequel on ne doit pas exposer sa vie !... O mon Dieu... je ne sais pas où je suis... mon cœur n'est pas plus gros qu'une lanille... Je crois... pardieu... que mon âme est gelée dans mon corps...

—Mais de l'or ! As-tu trouvé de l'or ? demandèrent les autres.

—Une pierre... ou de l'or... ou un morceau de glace... je n'en sais rien... murmura-t-il. Tenez, voyez... cela m'est égal... Je cours au feu me dégeler.

A ces mots il ouvrit sa main, laissa tomber quelque chose aux pieds de ses amis, et courut à pas chancelants vers la tente.

—Incroyable ! s'écria Pardoes, qui s'était jeté sur l'objet tombé et le montrait d'une joie folle. Incroyable ! Une pépite d'or pur de... oui, de six livres au moins. Quels merveilleux trésors ce puits doit contenir. Un seul bloc, six livres. Il y a peut-être des milliers de morceaux pareils, entassés par les siècles dans ce trou. Oh, le sort, le sort.

Il rompit cinq brins d'herbes de longueur différente et les présenta aux autres pour tirer au sort. Il était visible qu'un plongeon dans le puits froid comme une glace les effrayait ; car ils hésitèrent à prendre un des brins d'herbe et se disputèrent même à qui tirerait le premier.

Le sort décida que le matelot descendrait d'abord, puis Creps, Pardoes, le baron et enfin Victor ; après quoi, l'on reprendrait le tour en commençant par Kwix.

Sans hésiter, le matelot se laissa descendre dans l'eau ; mais il agita aussi très vite le lasso, et, lorsqu'on le hissa, il se mit à jurer, souhaitant que l'or fut au fond de l'enfer, quoiqu'il eût rapporté trois ou quatre pépites pesant ensemble une livre environ. Il jeta l'or à terre sans dire mot et courut en maugréant à la tente, où Donat était en train de faire un feu à cuire un bœuf.

Creps descendit courageusement dans le puits, mais ne trouva pas d'or. Pardoes fut plus heureux ; il apporta au moins deux livres et demie de pépites. Tous deux, cependant, coururent vers le feu en claquant des dents et en frissonnant violemment, de sorte que Roozeman et le baron restèrent seuls près du puits.

Le gentilhomme semblait singulièrement ému, pendant que Victor lui liait le

lasso sous les bras ; il tremblait visiblement.

—Allons, baron, ne craignez rien. Il doit faire horriblement froid là dedans ; mais ce n'est qu'un moment désagréable, je vous remonterai le plus tôt possible.

—J'ai peur, je ne sais pas nager ; ce puits me fait l'effet de la gueule béante du néant.

—Il faut bien respirer d'avance, s'emplier d'air la poitrine, et puis tenir la bouche fermée. Il n'y a pas de danger, ayez bon courage.

—Courage !... répéta le gentilhomme. Avant hier encore, j'eusse vu approcher la mort avec plaisir. Maintenant que le sort me rend la fortune et la puissance perdues, la vie me semble infiniment précieuse. Et si cet abîme était pour moi la porte de l'éternité ?

Le matelot cria de loin qu'on devait continuer loyalement le travail convenu, et, comme il vit qu'on ne faisait pas attention à ses cris, il accourut, arracha la corde des mains de Victor et grommela pendant que ses dents claquaient distinctement.

—Tu trembles, baron ! pas de bêtises ! chacun doit prendre sa part de la peine comme du profit. C'est un bain infernal, il est vrai ; mais l'illustre baron d'Alte-roche peut avoir peur tant qu'il voudra... ses nobles o...

Le gentilhomme poussa un cri étouffé, jeta un regard amer sur celui qui l'insultait et sauta si précipitamment dans l'eau, que la corde faillit échapper des mains de l'Ostendais.

Après quelques moments, Victor s'écria en prenant la corde !

—Tire, tire, il ne sait pas nager, il se noyera !

—Il n'a pas encore donné le signal, laisse le faire, dit le matelot en s'opposant aux efforts de Roozeman.

Il y eut une sorte de lutte au bord du trou, jusqu'à ce que l'Ostendais eût reconnu lui-même que le gentilhomme restait sous l'eau plus longtemps que les autres sans agiter le lasso.

Ils tirèrent alors la corde ; le baron y était suspendu les yeux fermés, les membres inertes et privé de sentiment comme un cadavre.

Ils le hissèrent en toute hâte sur le bord du puits et le matelot se mit à le rouler par terre ; mais Victor saisit le noyé par les épaules et dit :

—Vite, prends-le par les jambes ; portons-le près du feu ; il revient là peut-être encore. Pauvre baron, mourir ainsi d'une mort effroyable, dans le désert, loin de sa patrie !

—Bah ! cela ne vaut pas la peine de faire tant d'embarras, dit le matelot, pendant qu'ils avançaient avec le corps inanimé. Aujourd'hui ou demain, cet homme eût laissé ses os en Californie. C'est un fardeau de moins pour nous... Il a bu un bouillon, vois, l'eau lui sort par la bouche.

Les autres se levèrent précipitamment lorsqu'ils virent que leurs amis apportaient un cadavre ; Donat se mit à pleurer et à plaindre lamentablement le sort du malheureux gentilhomme. Jean Creps alla rendre les couvertures dans la tente et y plaça le noyé. Lui et ses amis firent tous leurs efforts pour rappeler la chaleur et le sentiment dans le corps inanimé. Pardoes et le matelot restèrent près du feu, sans prendre part à ces soins qu'ils jugeaient inutiles. Le dernier parlait même d'enterrer tout de suite le cadavre au pied d'un rocher, pour ne pas avoir à s'en charger plus longtemps.

—Il vit ! Dieu merci, il vit ! s'écria Donat. J'ai senti une contraction de sa main.

—Oui, oui, il vit encore ! affirma Victor. Voyez, il respire.

—Tant pis pour lui et pour nous ! grommela le matelot, que cette nouvelle ne semblait pas réjouir beaucoup.

Le mouvement revint réellement dans le corps raidi du baron. Enfin il ouvrit les yeux et se frotta un moment le front, comme quelqu'un qui s'éveille d'un lourd sommeil. Peu à peu un sourire illumina son visage, et il dit avec une sorte d'enthousiasme :

—Quelle source inépuisable de félicité que l'or ! Je ne suis de retour de Californie que depuis six mois, et j'ai déjà goûté tout le bonheur que le monde peut offrir, pourquoi la force du corps n'est-elle pas éternelle comme la puissance de l'or ! Comme cette nuit a été agitée ! Danser, valser jusqu'à une heure ; se disputer le sourire d'une femme ; perdre vingt livres d'or au jeu ; accepter un duel pour demain et se noyer ensuite jusqu'à la première lueur du jour dans des flots de vin...

Un cri d'étonnement échappa à ses camarades ; le matelot seul riait. Victor prit la main du baron, tâcha de le consoler par de douces paroles et de le faire revenir au sentiment de son état ; mais le gentilhomme ne faisait pas attention à lui et criait d'un ton impérieux :

—Eh ! eh ! Lafleur, paresseux ! Ah ! te voilà ? Selle les chevaux ; je dois rencontrer la belle marquise d'Espandal au bois de Boulogne. Apprête aussi mes pistolets. Descends le store maintenant ; je veux dormir jusqu'à midi. Si quelqu'un me dérange, je te chasse !

En achevant ces paroles étranges, il reposa sa tête sur la couverture, ferma les yeux et parut réellement endormi.

Donat et Victor étaient désolés et plaignaient le sort du baron ; le matelot ricanaient ; Jean Creps murmurait. Pardoes leur dit qu'ils avaient tort de se laisser aller à la crainte d'un malheur incertain. Le gentilhomme était en proie à une forte fièvre, et il n'était pas étonnant que la réaction troublât son cerveau. On pouvait espérer que le dérangement apparent de ses facultés disparaîtrait avec la maladie.

Les yeux ainsi fixés sur le baron, les chercheurs d'or, tremblants de froid, étaient assis autour du feu ; et, quoiqu'on y eût jeté des arbres entiers, leurs membres frissonnaient comme s'ils eussent eu la fièvre froide. Leur épiderme recevait bien l'impression de la chaleur : ils étaient à moitié rôtis par devant ; mais le seul moment de l'immersion les avait tellement pénétrés de froid, qu'ils frissonnaient jusque dans la moelle de leurs os.

Victor seul ne souffrait pas de ce malaise, parce qu'il n'était pas encore entré dans l'eau. Aussi le matelot ne tarda pas à faire une violente sortie contre lui, comme s'il croyait que l'Anversois cherchât à échapper au plongeon. Mais Roozeman se leva et dit :

—Allons, trêve à ces soupçons outrageants. Ce que les autres ont fait je veux aussi le faire. Je suis prêt. Qui tiendra la corde ?

—Non, non, ne parlons plus de cette tentative insensée, dit Creps. Nous avons déjà ramené un de nos camarades presque mort. Ce serait un crime de recommencer cette dangereuse épreuve.

Une violente dispute s'éleva. Creps et Donat voulaient s'opposer à la descente de Roozeman. Le matelot et Pardoes prétendaient qu'il ne pouvait se soustraire à un travail qu'ils avaient tous fait consciencieusement.

—Eh bien, je dis qu'il ne plongera pas, s'écria Kwix. Pour tout l'or du monde, je ne voudrais plus descendre dans le puits ; mais... pour épargner un malheur ou une maladie à M. Victor, c'est différent. Qu'on me mette le lasso autour du corps ; je me laisserai geler encore une fois jusqu'aux os à la place de Roozeman ; je suis fort, Dieu me protégera.

Mais Victor mit fin à la querelle en exprimant la ferme volonté de ne pas être en reste avec ses compagnons. Quoique Donat lui dépeignit avec terreur la sensation de l'abîme comme ce que l'on peut se figurer de plus effroyable, il déclara vouloir tenter l'épreuve et supplia Pardoes et Creps de tenir la corde.

Il se laissa descendre dans le trou sans hésiter. Il était à peine dans l'eau, que Donat, qui tenait prête une couverture chaude, se mit à crier :

—Hissez, hissez.

—Tiens toi tranquille, étourneau, grommela Pardoes. Il est dedans maintenant, laisse le faire son ouvrage.

Mais, une demi minute après, il dit lui-même :

—Il reste bien longtemps sans donner le signal, nous le remonterons.

Lorsque Victor revint au bord, il était tout étourdi et poussa un soupir creux et rauque, comme un homme dont on presse la poitrine à l'écraser ; il tremblait et tenait les poings fermés convulsivement.

Donat lui jeta la couverture chaude sur les épaules et voulut l'entraîner vers le feu ; mais Pardoes qui avait vu briller quelque chose entre les doigts du plongeur, lui ouvrit les poings. Il tomba de chacun d'eux quelque morceau d'or pesant ensemble environ deux livres.

(La suite au prochain numéro.)

LE SOULIER DE NOEL

Il était une fois—ceci n'est pas un conte—un petit garçon qui, chaque année, à Noël, ne manquait pas de déposer son soulier dans la cheminée de sa petite chambre, puis il attendait, convaincu.

Cette nuit-là, non moins régulièrement, le papa et la maman étaient sûrs de leur affaire : de minuit à une heure, ils seront, sans manquer, réveillés tout à coup par les cris de joyeuse surprise de l'enfant, dont l'ardeur de convoitise, qui veille dans le rêve, aura raison du sommeil même !

—Maman ! Papa ! viens donc voir ce que le "Petit Noël" m'a mis dans mon soulier !!!

Mais, l'année dernière, papa et maman n'ont pas été dérangés—et, mystère ! ils le savaient d'avance....

Au matin, Marianne, entrant à son habitude dans la chambre de l'enfant a vu Petit Paul dans son petit lit, éveillé et assis sur son séant, tournant et retournant une lettre décachetée et, pour lui lettre, hélas ! close encore,—la lettre qu'il a trouvée pour tout bien dans le soulier du "Petit Noël."

—Marianne, lisez ce qu'il y a là-dedans ! Marianne lit :

"Petit Paul,

Vous savez que j'ai toujours été très-bon pour vous ; mais je suis très mécontent de votre conduite cette année. Vous n'êtes pas sage du tout, vous ne voulez même pas apprendre vos lettres, ce qui est véritablement honteux à votre âge, et de plus vous avez grillé Marianne, qui vous aime tant et a tant de soins pour vous.

Je me borne, pour cette fois, à vous laisser cet avertissement dans votre soulier. Mais ne vous y fiez pas ? Si vous deviez continuer ainsi, l'année prochaine, ce n'est pas une simple lettre que je vous apporterais, mais autre chose dont on vous a quelquefois menacé et que vous semblez tout à fait avoir besoin de connaître....

Vous êtes assez intelligent pour comprendre ce que je veux dire....

Signé : LE PETIT NOEL.

Petit Paul a écouté en silence, immobile.

La lecture finie, il a repris des mains de Marianne la lettre, l'a tournée sous son oreiller,—et a dit gravement à sa bonne : —Marianne, il est inutile que vous disiez à mes parents que j'ai reçu cette lettre....

Bonnes chaussures en drap pour femmes et pour hommes, à très bon marché, chez G. BRUNEL, 60, rue St-Joseph, Montréal.

LES PRINCIPALES MAISONS DE COMMERCE DE MONTREAL

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur nos gravures représentant les principales maisons de commerce et magasins de Montréal qui font l'honneur de notre ville sous le rapport de l'architecture comme de l'esprit d'entreprise.

1.—MELACHLAN, FRÈRES & CIE.

Importateurs en gros de nouveautés et de marchandises de fantaisie, 480, St-Paul, et 297, rue des Commissaires.

2.—H. A. NELSON & FILS

Maison fondée en 1840. Importateurs et marchands de jouets européens et américains, d'articles de fantaisie, de balais de blé d'inde, de brosses et d'objets en bois et en fer, 59 à 63, rue St-Pierre.

3.—ROBERT MILLER, FILS & CIE.

Marchands en gros et fabricants de papeterie,

marchands de papier et tapisserie ; agent manufacturiers et libraires en gros, 15, place Victoria. Cette maison si bien connue a été fondée en 1841 par M. Robt. Miller.

4.—THOMAS MAY & CIE.

Importateurs de marchandises de fantaisie et de modes, d'articles en paille et de chapeaux de paille et de feutre pour hommes. Albert buildings, place Victoria.

5.—BARRY, SMITH & CIE.

Fabricants de courroies en cuir, 594, 596 et 598, St-Joseph. Le plus grand établissement de ce genre en Canada, augmentant rapidement et populaire parmi les propriétaires de moulins à farine ou à scies, de manufactures de coton, parmi les machinistes, les ingénieurs et les manufacturiers en général. Cette maison importante a obtenu les premiers prix à la dernière exposition du Canada pour le cuir à courroies et les courroies en cuir et un diplôme pour la courroie employée à faire marcher la machine à vapeur dans le département des machines.

On y emploie le meilleur cuir tanné avec le meilleur tan de pruche.

6.—MILLS & HUTCHISON

Marchands de lainages, flanelles, bonneterie et draps du pays. Seul établissement dans le Canada qui fait exclusivement le commerce de lainages canadiens, 186, McGill.

7.—AMES HOLDEN & CIE.

Fabricants et marchands en gros de chaussures de toutes sortes, place Victoria. Maison fondée en 1853 ; aucune maison dans le pays n'a autant d'avantages pour fabriquer à bon marché.

8.—LYMAN FILS & CIE.

Pharmaciens et fabricants en gros de produits chimiques, 382, 384 et 386, St-Paul.

9.—PATERSON & FRERE.

Importateurs de marchandises de mode en paille, soie, velours, de rubans et de nouveautés, 22, Ste-Hélène et 58 et 60, Wellington, Toronto.

10.—S. GREENSHIELDS, FILS & CIE.

Une maison de commerce en gros de nouveautés bien connue, l'une des plus grandes et des plus anciennes du pays, 17, place Victoria.

11.—JOHN MCLEAN & CIE.

Importateurs de marchandises de fantaisie, fleurs, plumes, etc., Ste-Hélène et Récollet.

12.—ÉDIFICES DES SŒURS

HODGSON, SUMNER & Cie., importateurs de nouveautés, de marchandises et d'objets de fantaisie, édifices des Sœurs, 347 et 349, St-Paul.— Cette maison, qui existe depuis 23 ans, fait un commerce immense dans toutes les parties du pays, et aucun établissement n'a un assortiment aussi considérable et aussi varié de marchandises. M.M. Hodgson ont été obligés dernièrement d'augmenter du double la capacité de leurs magasins pour suffire à la demande et au besoin de leur immense clientèle.

JOHN L. CASSIDY & Cie., importateurs et marchands en gros de vaisselle de verre et de terre, faïence, etc., édifice des Sœurs, 339 et 341, St-Paul.

13.—EAGLE FOUNDRY

George Brush, fonderie et manufacture de bouilloires et machines à vapeur, 24 à 34, rue King, et 43, rue Queen. Manufacturier de bouilloires, machines à vapeur, ascenseurs à vapeurs, pompes à vapeur, assortiment de roues pour moulins à vapeur ou à eau.

14.—JOHN MURPHY & CIE.

Importateurs de nouveautés des meilleurs marchés d'Europe. Articles en coton, en laine et en toile incomparables. Dernières nouveautés et marchandises de fantaisie ; gants de chevreau et de toutes sortes ; bonneterie, gilets et caleçons pour dames, messieurs et enfants, 403 et 405, rue Notre-Dame.

15.—HOTEL ALBION.

Stearns & Murray, propriétaires, rues McGill & St-Paul.

16.—G. BOIVIN.

Maison établie en 1859. Fabricant et marchand de chaussures en gros. Exposition du Canada, Montréal, septembre 1880 : premier prix pour chaussures d'hommes, faites à la main ; premier prix pour chaussures de Dames, faites à la main ; second prix pour chaussures de Dames, faites à la machine ; second prix pour chaussures d'hommes, faites à la machine ; premier prix extra et diplôme pour améliorations dans les chaussures ; premier prix extra pour améliorations dans les mocassins : 38, 40 et 42, Place Jacques-Cartier.

18.—EMIL POLIWKI ET CIE.

Emil Poliwiki et Cie., 32, 34 et 36, St-Sacrement, succursale 314 Broadway, Albany, N.Y. Aucune maison dans le Canada ne fait un commerce aussi considérable de colle. Elle a obtenu les premiers prix à l'Exposition d'Ottawa de 1879 et à celle de Montréal de cette année. On y trouve toutes les colles employées par les fabricants de meubles et de pianos, les menuisiers, libraires, relieurs, fabricants de rouleaux d'imprimerie ; aussi la plus grande va-

riété de Gélamines blanches et rouges, de borax, d'alum, de glycérine, d'huiles de castor et d'olive. Un département d'épicerias a été ajouté à l'établissement dernièrement et on y trouve le fameux breuvage appelé "Kaoka," des prunes et autres fruits en boîte, des aliments pour les oiseaux et autres spécialités.

18.—ROBERTSON, LINSTON & CIE.

Importateurs en gros de nouveautés anglaises et étrangères et agents de manufactures d'étoffes et de coton du pays, etc., coin des rues Lemoine et Ste-Hélène.

19.—COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE ET BANQUE D'ONTARIO

Compagnie d'Assurance Royale, bureaux principaux du Canada coin de la rue Notre-Dame et de la Place-d'Armes.—M.M. H. Gault, M.P., et Wm. Tatley, agents directeurs principaux pour tout le Canada. Aucune maison ne fait autant d'affaires dans le Canada que cette compagnie qui a fait un dépôt de \$500,000 pour la protection et garantie des porteurs de ses polices dans ce pays. Aucune compagnie d'assurance dans le monde n'a un surplus d'actif aussi considérable sur son passif.

Banque Ontario, Charles Holland, gérant, 8, Place-d'Armes.

20.—ÉDIFICES DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCE DE LIVERPOOL ET LONDRES,

Coin de la Place-d'Armes et de la rue St-Jacques. Hon. H. Starnes, président, G. F. C. Smith, secrétaire local, et Cyrille Laurin, agent de la ville pour le département français. Cette compagnie puissante fut organisée en 1836 et a fait des affaires en Canada depuis 1851. Le capital investi est de \$30,000,000, dont \$900,000 en Canada, le montant le plus considérable investi dans ce pays par aucune compagnie d'assurance étrangère.

L'AGENCE MERCANTILE (Duu, Wiman & Cie.) W. W. Johnson, gérant, 114, rue Saint-Jacques, la plus ancienne et la plus grande institution de ce genre dans le monde. Rapports reçus régulièrement par un personnel bien organisé, et collection de comptes et d'arrangements fait avec soin et succès.

I. JOSEPH & Cie., importateurs en gros de bijoux et de diamants, 12, Place-d'Armes.

21.—HECTOR LA MONTAGNE,

Marchand de cuir en gros et en détail, 494, 496 et 498, rue St-Paul, au coin de la rue St-Pierre.

22.—OWEN MCGARVEY & FILS,

Manufacturiers et marchands en gros et en détail de meubles de toutes sortes et de tous les genres, 7, 9, 11, rue St-Joseph. Cette maison, la plus ancienne de la ville, ayant été établie en 1845, a constamment à vendre l'assortiment le plus complet de meubles de salon, de boudoir, de bibliothèque et de chambre à coucher. Point de déception là ; tout y est fait franchement avec soin et la plus grande ponctualité. La réputation dont cette maison jouit et les onze prix qu'elle a obtenus à la dernière exposition du Canada, démontrent l'excellence de ses produits.

23.—LA COMPAGNIE DE CAOUTCHOUC DE MONTREAL

Fabrique au carré Papineau ; bureaux et magasin, 335, St-Paul ; succursale, rue Yonge, Toronto. Sir Hugh Allan, président ; Francis Scholes, gérant ; J. O. Gravel, secrétaire et trésorier. La plus grande manufacture en Canada de chaussures en caoutchouc et en feutre, de courroies pour machines, de tuyaux d'aspiration, et en général d'articles en caoutchouc en usage dans les manufactures et les moulins.

24.—D. MORRICE & CIE.

Marchands et agents généraux de manufactures, 39, St-Joseph.

25.—JOHN H. JONES & CIE. (Successors de Robt. Wilkes et Cie.)

Importateurs et agents de manufacturiers, 196 et 198 rue McGill. Cette maison fait un commerce considérable d'articles en or, en argent et en bijouterie plaquée ; de montres et de pendules en or et en argent d'Amérique et d'Europe, de coutellerie de poche et de table, de vaisselle et de plats en argent ou plaqués ; d'effets de pharmacie et de librairie ; d'instruments de musique de toutes sortes, de poupées et de jouets sans nombre, etc.

26.—FAIRBANKS & CIE.

Ora P. Patton, gérant, fabricants des célèbres balances Standard Fairbank, 377, St-Paul.

27.—COMPAGNIE DE MANUFACTURE DE COTON V. HUDON,

Manufacturiers de toutes sortes de cotons déjà recherchés et populaires. V. Hudon, président, C. Charbonneau, secr., D. Morrice & Cie., agents. Usine à Hochelaga. M. J. Whitehead, gérant ; bureaux et magasins, 183, rue des Commissaires.

Un monsieur va souper au restaurant et demande la carte.

—Dites donc, garçon, s'écrie le monsieur, à cheval sur la grammairie, il y a une erreur, je lis une omelette avec un seul T, et il en faut deux.

Quelques minutes après, le garçon rapporte la note sur laquelle il a ajouté :

—Deux thés, 50 cents.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

No. 36.—CHARADES

Mon premier est un breuvage Presque partout en usage ; A la campagne, assis auprès de mon dernier, Le soir, parle et badine un groupe familial ; Souvent mon entier est un amusant spectacle, Et quelquefois du vice un hideux réceptacle. Par J.-E. C.

No. 37

La mer, le St-Laurent, vous donnent mon premier, Le quadrupède mort peut fournir mon dernier, Et mon tout, plus petit que ma tête ou ma queue, Piquant par trois côté, mord à la tige bleue.

Par V. P., Isle Dupas.

No. 38

Le premier est aigre Comme du vinaigre : L'autre fait toujours grimacer, Le tout fait pleurer ou danser.

Par C.-P. B., Cacouna.

No.39—LOGOGRIPE

Sans ma tête, Je suis un met fort délicieux ;— Sans mon pied, Je deviens pronom personnel ; Avec ma tête et mon pied, Je suis pour les demoiselles, Un objet fort précieux.

Par L.-A. L., St-Joseph.

No. 40.—MOTS CARRÉS

Mon premier apparaît aux termes des Avents ; Sur mon second on perd la vie assez souvent ; Nos premiers parents ont habité mon troisième ; Vous hâtez-vous, cessez d'être mon quatrième.

No. 41

Mon premier est un arbre ; Mon second a fait du bruit à Manitoba ; Mon troisième est une rivière d'Allemagne ; Mon quatrième, une ville de France.

Par J.-E. C.

ÉNIGMES—CHARADES

No. 42.—Mon premier est cruel a de petits animaux ; mon second est terrible dans les tempêtes ; mon tout est la demeure du roi.

No. 43.—Mon premier se fauche ; mon second se rase ; mon tout est indispensable à la messe.

ENFANTILLAGES

No. 44.—Pourquoi les ivrognes envient-ils le sort des vitriers ?

No. 45.—Quelle différence y a-t-il entre une roue et un avocat ?

REPONSES JUSTES

Mlle Arpalice Cécyle, Chateauguay : Nos. 23, 26, 27, 28.

Mlle Léontine Dolbec, Québec : Nos. 17, 18, 20, 22.

Mme George B. H., Montréal : No. 23.

Mlle Aloysis H., Montréal : Nos. 26, 27.

Mlle J. Giroux, Ile d'Orléans : No. 27.

Mlle J. Denault, Saint-Timothée : Tous.

Mme F.-X. Roy, Ste-Martine : Nos. 25, 27.

Mlle Emma Cinq-Mars, Montréal : No. 28.

Mlle L. Jutras, Somersset : Nos. 23, 24.

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal : No. 27.

Mlle Emilie Létourneau, Saint-Joseph de la Beauce : No. 24.

A. Musand, Montmagny : Nos. 27, 28.

L. A. Létourneau, St-Joseph de la Beauce : Nos. 23, 24, 26, 27, 28.

C.-P. B., Cacouna : Nos. 23, 24, 26, 27.

V. P., Isle Dupas : Tous.

P. Bonvouloir, Holyoke, E.-U. : Nos. 23, 26, 27.

F. E. Moore, St-Joseph de la Beauce : Nos. 23, 26, 27.

B.-E. P., Berthier (en haut) : Nos. 17, 18, 19, 20, 23, 24, 26, 27, 28.

Louis-N. Couillard, Rimouki : Nos. 23, 25, 26, 27.

Is. Enoch Lepage, Québec : Nos. 23, 26, 27, 28.

A. B., Ste-Elizabeth (Joliette) : Nos. 23, 27, 28.

J.-E. Legendre, Québec : No. 23.

Ferd. Savary, Québec : No. 24.

Joseph Dion, Québec : No. 27.

A.-R. Cayouette, Québec : No. 27.

E. L., Trois-Rivières : Tous.

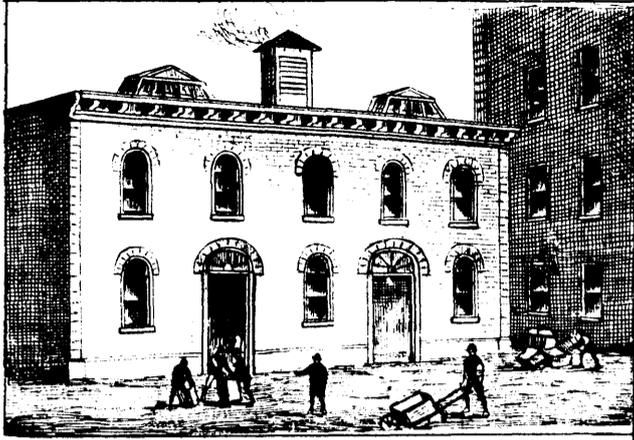
J. H., Sorel : Nos. 23, 26, 27, 28.

SOLUTIONS

No. 23. Char-pie : No. 24. Mi-nos, et le roi Minos : No. 25. Atlas et Salta : No. 26. Croix, Roi ; No. 27. La figure qui se composait de cinq carrés au moyen de 15'allumettes ou fiches, formée ainsi trois carrés, en enlevant les 3 allumettes ou fiches indiquées en noir :



No. 28. Suivre quelqu'un.

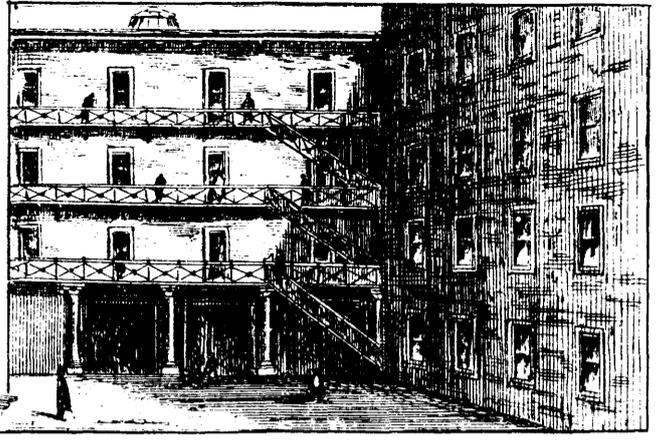


USINE POUR LA PREPARATION ET LA TEINTURE DE PEAUX

Nous présentons à nos lecteurs des illustrations d'une des principales industries de notre cité. Les bâtisses sont au centre de la ville et il y a peu qui connaissent l'étendue de ces bâtisses.

Le Magasin, 471 à 477, rue Saint-Paul, a 68 pieds de front et une profondeur de 115 pieds. C'est une bâtisse en pierre de taille et une des plus grandes de la ville.

LA FABRIQUE DE FOURRURES, avec la préparation et la teinture des peaux, forme une branche importante et donne de l'emploi à un grand nombre de personnes. Jusqu'à dernièrement toutes espèces de fourrures lustrées étaient préparées et tannées en Europe. Cette branche importante a été introduite ici avec succès et forme maintenant une des principales économies dans la manufacture, vu que les peaux brutes sont importées *franco* et ensuite fabriquées.



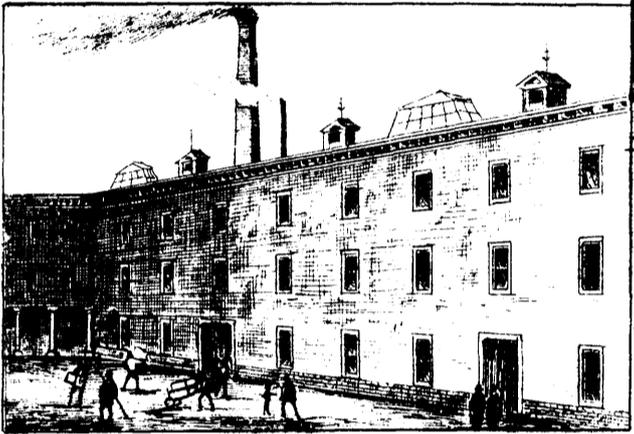
FABRIQUE DE CRAPEAUX DE PLUCHE

Les grandes voûtes sous la fabrique de fourrures sont censées avoir été bâties sous le régime français par la Compagnie des Cent Associés pour l'emmagasinage de fourrures et pelletteries. Ils ont servi pour la même chose sous la Compagnie du Nord-Ouest et sont parmi les rares reliques du Canada Français.



LA FABRIQUE DE CHAPEAUX DE LAINE est en opération depuis 8 ans. Une forte addition fut faite dans les machines l'année dernière et le produit est maintenant plus que doublé.

LA FABRIQUE DE CHAPEAUX DE PLUCHE—La première dans la Puissance—est en opération maintenant avec succès, et un appareil complet



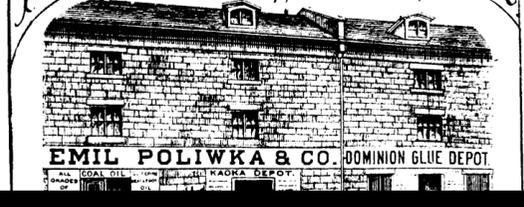
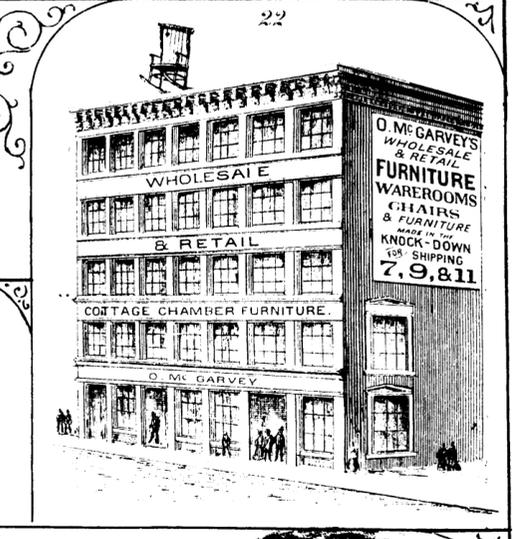
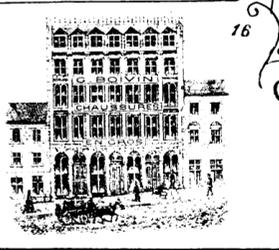
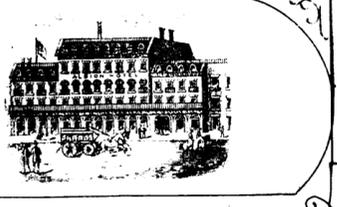
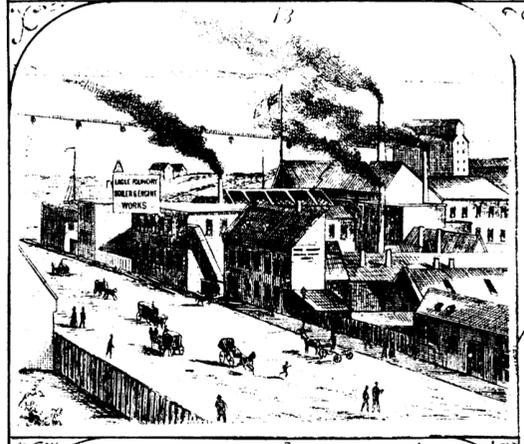
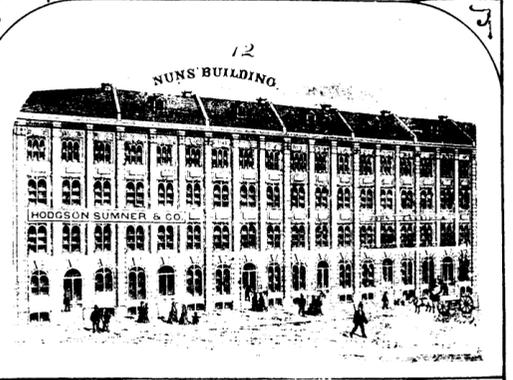
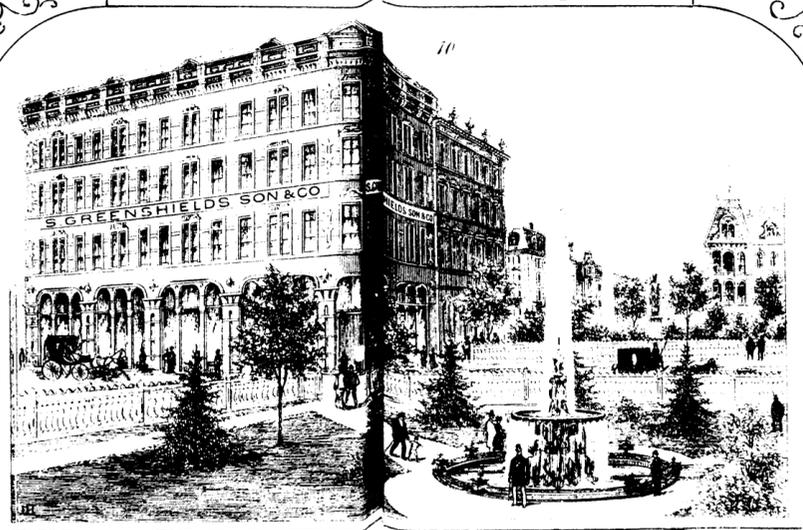
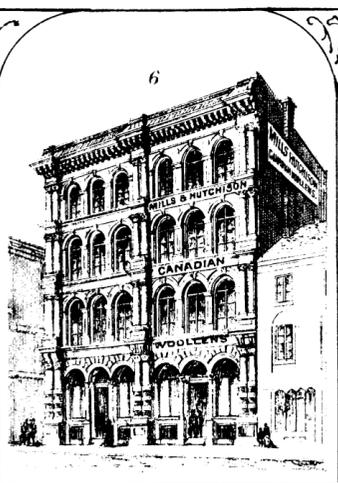
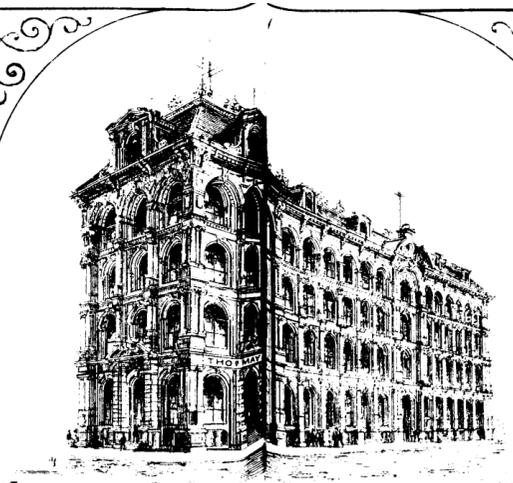
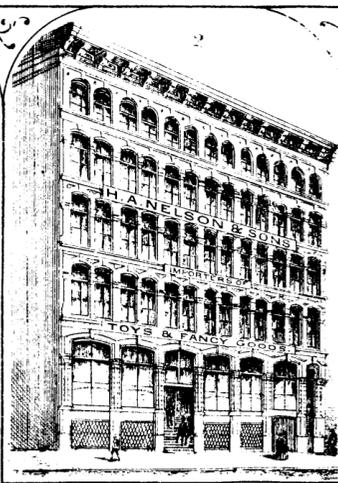
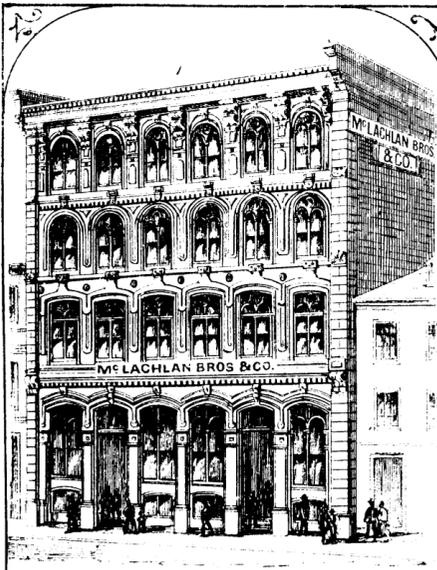
FABRIQUE DE CHAPEAUX DE LAINE

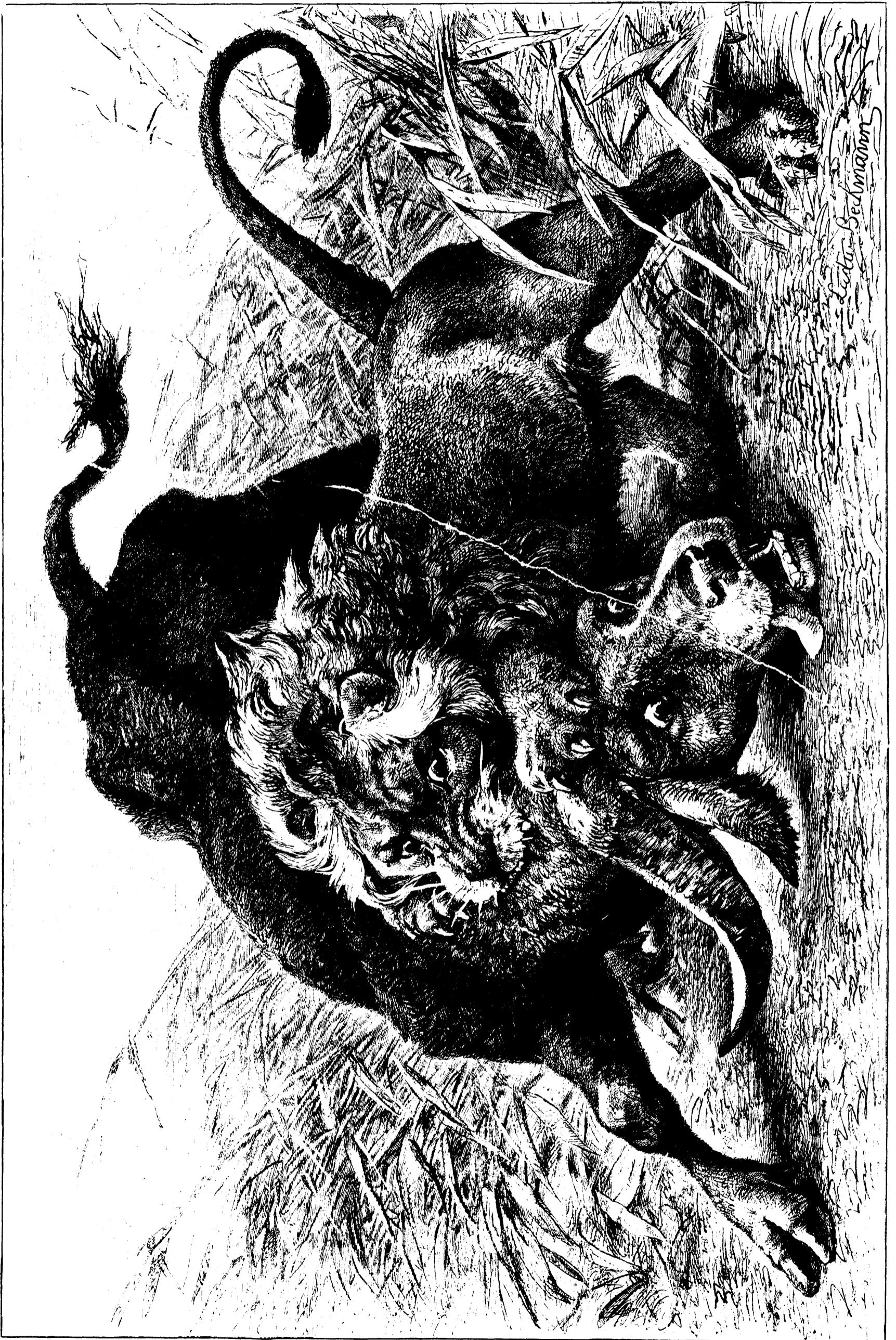


FABRIQUE DE FOURRURES ET VOUTES

FABRIQUES ET MAGASINS DE JAMES CORISTINE & CIE, MONTREAL







LE REGAL DU LION

UN
CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE V

S. V.

Cependant, le *Pilgrim* avait repris sa route, en tâchant de gagner le plus possible dans l'est. Cette regrettable persistance des calmes ne laissait pas de préoccuper le capt. Hull, — non qu'il s'inquiétât d'une ou deux semaines de retard dans une traversée de la Nouvelle-Zélande à Valparaiso, mais à cause du surcroît de fatigue que ce retard pouvait apporter à sa passagère.

Cependant, Mrs. Weldon ne se plaignait pas et prenait philosophiquement son mal en patience.

Ce jour même, 2 février, vers le soir, l'épave fut perdue de vue.

Le capt. Hull se préoccupa, en premier lieu, d'installer aussi convenablement que possible Tom et ses compagnons. Le poste d'équipage du *Pilgrim*, disposé sur le pont en forme de roulotte, eût été trop petit pour les contenir. On s'arrangea donc de manière à les loger sous le gaillard d'avant. D'ailleurs, ces braves gens, accoutumés aux rudes travaux, ne pouvaient être difficiles, et, par un beau temps, chaud et salubre, ce logement devait leur suffire pendant toute la traversée.

La vie du bord, secouée un instant de sa monotonie par cet incident, reprit donc son cours.

Tom, Austin, Bat, Actéon, Hercule, auraient bien voulu se rendre utiles. Mais, avec ces vents constants, la voilure une fois installée, il n'y avait plus rien à faire. Cependant, lorsqu'il s'agissait d'un virement de bord, le vieux noir et ses compagnons s'empresaient de donner la main à l'équipage, et il faut avouer que lorsque le colossal Hercule pesait sur quelque manœuvre, on s'en apercevait. CE VIGOUREUX NÈGRE (HAUT DE 6 PIEDS) VALAIT UN PALAN A LUI TOUT SEUL.

C'était une joie pour le petit Jack de regarder ce géant. Il n'en avait point peur, et quand Hercule le faisait sauter dans ses bras, comme s'il n'eût été qu'un bébé de liège, c'étaient des cris de joie à n'en plus finir.

— Lève-moi bien haut, disait le petit Jack.

— Voilà, M. Jack, répondait Hercule.

— Est-ce que je suis bien lourd ?

— Je ne vous suis même pas.

— Eh bien, plus haut encore ! Au bout de ton bras !

Et Hercule, tenant les deux petits pieds de l'enfant dans sa large main, le promenait comme fait un gymnaste dans un cirque. JACK SE VOYAIT GRAND, GRAND, ce qui l'amusait beaucoup. Il essayait même de "faire le lourd," — ce dont le colosse ne s'en apercevait même pas.

Dick Sand et Hercule, cela faisait donc deux amis au petit Jack. Il ne tarda pas à s'en faire un troisième.

Ce fut Dingo.

Il a été dit que Dingo était un chien peu sociable. Cela tenait, sans doute, à ce que la société du *Waldeck* ne lui convenait pas. A bord du *Pilgrim*, ce fut tout autre chose. Jack, favorablement, sut toucher le cœur du bel animal.

Celui-ci prit bientôt plaisir à jouer avec le petit garçon, à qui ce jeu plaisait. On reconnut bientôt que Dingo était un de ses chiens qui ont un goût particulier pour les enfants. Jack, d'ailleurs, ne lui faisait aucun mal. Son plus grand plaisir était de transformer Dingo en un coursier rapide, et il est permis d'affirmer qu'un cheval de cette espèce est bien supérieur à un quadrupède en carton, même quand celui-ci a des roulettes aux pattes. Jack galopait donc à poil sur le chien, qui se laissait faire volontiers, et, en vérité, Jack ne lui pesait pas plus que la moitié d'un jockey à un cheval de course.

Mais aussi quelle breche faite chaque jour à la provision de sucre de la cambuse !

Dingo devint bientôt le favori de tout l'équipage. Seul, Negro continua d'éviter toute rencontre avec l'animal, dont l'antipathie pour lui était toujours aussi vive qu'inexplicable.

Cependant, le petit Jack n'avait point négligé pour Dingo Dick Sand, son ami de vieille date. Tout le temps que ne réclamait pas le service du bord, le novice le passait avec le petit garçon.

Mrs. Weldon cela va sans dire, voyait toujours cette intimité avec la plus complète satisfaction.

Un jour, le 6 février, elle parlait de Dick Sand au capt. Hull, et le capitaine faisait le plus grand éloge du jeune novice.

— Ce garçon-là, disait-il à Mrs. Weldon, sera un jour un bon marin, je m'en porte garant ! Il a véritablement l'instinct de la mer, et, par cet instinct, il supplée à ce qu'il ignore encore forcément des choses théoriques du métier. Ce qu'il sait déjà est étonnant, lorsqu'on songe au peu de temps qu'il a eu pour l'apprendre.

Il faut ajouter, répondit Mrs. Weldon, que c'est aussi un excellent sujet, un garçon sur, très supérieur à son âge, et qui n'a jamais mérité un blâme depuis que nous le connaissons.

Oui, c'est un bon sujet, reprit le capitaine Hull, justement aimé et apprécié de tous.

— Cette campagne terminée, dit Mrs. Weldon, je sais que l'intention de mon mari est de lui faire suivre des cours d'hydrographie, de manière qu'il puisse obtenir plus tard un brevet de capitaine.

— Et M. Weldon a raison, répondit le capt. Hull. Dick Sand fera un jour honneur à la marine américaine.

— Ce pauvre orphelin a commencé douloureusement la vie ! fit observer Mrs. Weldon. Il a été à dure école !

— Sans doute, mistress Weldon, mais les leçons n'ont pas été perdues pour lui. Il a compris qu'il fallait qu'il se tirât d'affaire en ce monde, et il est en bon chemin.

— Oui, le chemin du devoir !

— Regardez-le maintenant, mistress Weldon, reprit le capt. Hull. Il est à la barre, l'œil fixé sur le point de la misaine. Pas de distraction de la part de ce jeune novice, aussi peu d'embarde au navire ! Dick Sand a déjà la sûreté d'un timonier ! Bon début pour un marin ! Notre métier, mistress Weldon, est de ceux qu'il faut commencer tout enfant. Qui n'a pas été mousse n'arrivera jamais à faire un marin complet, au moins dans la marine marchande. Il faut que tout devienne leçon, et, par suite, que tout soit en même temps instinctif et raisonné chez l'homme de mer, — la résolution à prendre aussi bien que la manœuvre à exécuter.

— Cependant, capt. Hull, répondit Mrs. Weldon, les bons officiers ne manquent pas dans la marine de guerre.

— Non, répondit le capt. Hull, mais, suivant moi, les meilleurs ont presque tous débuté enfants dans la carrière, et, sans parler de Nelson et de quelques autres, les plus mauvais ne sont pas ceux qui ont commencé par être mousques.

En ce moment, on vit surgir par le capot d'arrière cousin Bénédicet, toujours absorbé et aussi peu de ce monde que le sera le prophète Elie, lorsqu'il reviendra sur la terre.

Cousin Bénédicet se mit à aller et venir sur le pont, comme une âme en peine, fouillant du regard les interstices des bastingages, furetant sous les cages à poules, promenant sa main entre les coutures du pont, là où le brai s'était écaillé.

— Eh ! cousin Bénédicet, demanda Mrs. Weldon, vous continuez à vous bien porter ?

— Oui... cousine Weldon... je me porte bien, sans doute... mais il me tarde d'être à terre.

— Que cherchez-vous donc ainsi sous ce banc, M. Bénédicet ? demanda le capt. Hull.

— Des insectes monsieur ! riposta cousin Bénédicet. Que voulez-vous que je cherche, sinon des insectes ?

— Des insectes ? Ma foi, il faut en prendre votre parti, mais ce n'est pas en mer que vous enrichirez votre collection !

— Et pourquoi pas, monsieur ! Il n'est pas impossible de trouver à bord quelque échantillon de...

Cousin Bénédicet, dit Mrs. Weldon, maudissez donc alors le capt. Hull ! Son navire est si proprement tenu, que vous reviendrez bredouille de votre chasse !

Le capt. Hull se mit à rire.

— Mistress Weldon exagère, répondit-il. Cependant, M. Bénédicet, je crois que vous perdriez votre temps à fureter dans nos cabines.

— Eh, je le sais bien ! s'écria cousin Bénédicet en haussant les épaules. J'ai eu beau faire !

— Mais dans la cale du *Pilgrim*, reprit le capitaine Hull, peut-être trouveriez-vous quelques blattes, sujets peu intéressants d'ailleurs.

— Peu intéressants, ces orthoptères nocturnes qui ont encouru les malédictions de Virgile et d'Horace ! riposta cousin Bénédicet en se redressant de toute sa taille. Peu intéressants, ces proches parents du "periplaneta orientalis" et du kakierlac américain, qui habitent...

— Qui infestent... dit le capt. Hull.

— Qui règnent à bord... répliqua fièrement cousin Bénédicet.

— Aimable royauté !

— Et vous n'êtes pas entomologiste, monsieur !

— Jamais à mes dépens.

— Allons, cousin Bénédicet, dit Mrs. Weldon en souriant, ne vous souitez pas d'être dévorés par amour de la science !

— Je ne souhaite rien, cousine Weldon, répondit le fougueux entomologiste, si ce n'est de pouvoir ajouter à ma collection quelque rare sujet qui lui fasse honneur !

— N'êtes-vous donc pas satisfait des conquêtes que vous avez faites à la Nouvelle-Zélande ?

— Si vraiment, cousine Weldon. J'ai été assez heureux pour conquérir un de ces nouveaux staphylyns qui n'avaient été trouvés jusqu'ici que quelques centaines de milles plus loin, en Nouvelle-Calédonie.

À ce moment, Dingo, qui jouait avec Jack, s'approcha en gambadant du cousin Bénédicet.

— Va-t'en ! va-t'en ! fit celui-ci en repoussant l'animal.

— Aimer les blattes et détester les chiens ! s'écria le capt. Hull. Oh ! M. Bénédicet !

— Un bon chien pourtant ! dit le petit Jack, qui prit dans ses petites mains la grosse tête de Dingo.

— Oui... je ne dis pas non !... répondit cousin Bénédicet. Mais que voulez-vous ! Ce diable d'animal n'a pas réalisé les espérances que sa rencontre m'avait fait concevoir !

— Eh, grand Dieu ! s'écria Mrs. Weldon, espérez-vous donc pouvoir le ranger dans l'ordre des diptères ou des hyménoptères ?

— Non, répondit gravement cousin Bénédicet. Mais n'est-il pas vrai que ce Dingo, bien qu'il fût de race néo-zélandaise, a été recueilli sur la côte occidentale de l'Afrique ?

— Rien n'est plus vrai, répondit Mrs. Weldon, et Tom l'a souvent entendu dire au capitaine du *Waldeck*.

— Eh bien ! j'avais pensé... j'avais espéré... que ce chien aurait rapporté quelques spécimens d'hémiptères spéciaux à la faune africaine... — Bonté du ciel ! s'écria Mrs. Weldon.

— Et que peut-être... ajouta cousin Bénédicet, quelque puce pénétrante ou irritante... d'espèce nouvelle... — Entends-tu Dingo ? dit le capt. Hull. Entends-tu, mon chien ? Tu as manqué à tous tes devoirs !

— Mais j'ai eu beau l'épuiser... ajouta l'entomologiste avec un accent de vif regret, je n'ai pu trouver un seul insecte... — Que vous auriez immédiatement et impitoyablement mis à mort, j'espère ! s'écria le capt. Hull.

— Monsieur, répondit sèchement cousin Bénédicet, apprenez que sir John Franklin se faisait un scrupule de tuer le moindre insecte, fût-ce un maringouin, dont les attaques sont autrement redoutables que celles d'une puce, et cependant, vous n'hésitez pas à en convenir, sir John Franklin était un homme de mer qui en valait bien un autre !

— Certes ! dit le capt. Hull en s'inclinant.

— Et un jour, après avoir été affreusement dévoré par un diptère, il souffla dessus et le renvoya en lui disant, sans même le tutoyer : "Allez ! Le monde est assez grand pour vous et pour moi !"

— Ah ! fit le capt. Hull.

— Oui, monsieur !

— Eh bien, M. Bénédicet, riposta le capitaine Hull, un autre avait fait cela bien avant sir John Franklin !

— Un autre !

— Oui, et cet autre, c'est l'oncle Tobie.

— Un entomologiste ? demanda vivement cousin Bénédicet.

— Non ! L'oncle Tobie de Sterne, et ce digne oncle a précisément prononcé les mêmes paroles en donnant la volée à un moustique qui l'importunait, mais qu'il crut pouvoir tutoyer : "Va, pauvre diable, lui dit-il, le monde est assez grand pour nous contenir toi et moi !"

— Un brave homme, cet oncle Tobie ! répondit cousin Bénédicet. Est-il mort ?

— Je le crois bien, riposta gravement le capt. Hull, puisqu'il n'a jamais existé !

Et chacun de rire en regardant cousin Bénédicet.

Ainsi donc, dans ces conversations et bien d'autres, qui portaient invariablement sur quelque point de la science entomologique dès que cousin Bénédicet y prenait part, s'écoulaient les longues heures de cette navigation contrariée. Mer toujours belle, mais vents qui obligeaient le brick-golette à tenir le plus près. Le *Pilgrim* ne gagnait que fort peu dans l'est, tant la brise était faible, et il lui tardait d'avoir atteint ces parages où les vents régnants lui seraient plus favorables.

Il faut dire ici que cousin Bénédicet avait tenté d'initier le jeune novice aux mystères de l'entomologie. Mais Dick Sand s'était montré assez réfractaire à ces avances. Faut de mieux, le savant s'était rabattu sur les nègres, qui n'y comprenaient rien. Tom, Actéon, Bat et Austin avait même fini par désertier la classe, et le professeur s'était trouvé réduit au seul Hercule, qui lui semblait avoir quel que disposition naturelle à distinguer un parasite d'un thysanoure.

Le gigantesque noir vivait donc dans le monde des coléoptères, carabes, chasseteurs, caroniers, fossyeurs, cicindelles, carabes, sylphes, taupins, hannetons, cerfs-volants, ténébrions, charançons, coccinelles, étudiant toute la collection du cousin Bénédicet, non sans que celui-ci frémit à voir ces frères échantillons entre les gros doigts d'Hercule, qui avaient la dureté et la force d'un étau. Mais le colossal élève écoutait si docilement les leçons du professeur, que cela valait bien que l'on risquât quelque chose.

Tandis que cousin Bénédicet travaillait ainsi, Mrs. Weldon ne laissait pas le petit Jack absolument inoccupé. Elle lui apprenait à lire et à écrire. Quant au calcul, c'était son ami Dick Sand qui lui en inculquait les premiers éléments.

À l'âge de cinq ans, on n'est qu'un petit enfant encore, et l'on s'instruit mieux peut-être par des jeux pratiques que par des leçons théoriques, nécessairement un peu arides.

Jack apprenait à lire, non dans un abécédaire, mais au moyen de lettres mobiles, imprimées en rouge sur des cubes de bois, qu'il s'amusait à ranger, de manière à former des mots. Quelquefois, Mrs. Weldon prenait ces cubes, composait un mot ; puis, elle les brouillait, et c'était à Jack de les replacer dans l'ordre voulu.

Le petit garçon aimait beaucoup cette manière d'apprendre à lire. Chaque jour, il passait quelques heures, tantôt dans la cabine, tantôt sur le pont, à ranger et à déranger les lettres de son alphabet.

Or, ceci provoqua un jour un incident si extraordinaire, si inattendu, qu'il faut le rapporter avec quelque détail.

C'était dans la matinée du 9 février, Jack, à demi couché sur le pont, s'amusait à former un mot que le vieux Tom devait reconstituer, après que les lettres auraient été brouillées. Tom, la main sur les yeux, pour ne pas tricher, comme il convient, ne devait rien voir et ne voyait rien du travail du petit garçon.

De ces diverses lettres, au nombre d'une cinquantaine, les unes étaient majuscules, les autres minuscules. De plus, quelques-uns de ces cubes portaient un chiffre, ce qui permettait d'apprendre à former les nombres aussi bien qu'à former les mots.

Ces cubes étaient rangés sur le pont, et le petit Jack prenait tantôt l'un, tantôt l'autre, pour composer son mot, — une grosse besogne en vérité.

Or, depuis quelques instants, Dingo tournait autour du jeune enfant, quand, soudain, il s'arrêta. Ses yeux devinrent fixes, sa patte droite se leva, sa queue s'agitait convulsivement. Puis, tout à coup, se jetant sur un des cubes de bois, il le saisit dans sa gueule, et il vint le déposer sur le pont à quelques pas de Jack.

Ce cube portait une lettre majuscule, — la lettre S.

"Dingo ! eh bien Dingo !" s'écria le petit garçon, qui avait craint tout d'abord que son S ne fût avalé par le chien.

Mais Dingo était revenu, et recommençant le même manège, il saisit un autre cube, et il ALLA LE POSER PRES DU PREMIER.

Ce second cube était un V majuscule. Jack, cette fois, poussa un cri.

A ce cri, Mrs. Weldon, le capitaine Hull et le jeune novice, qui se promenaient sur le pont, accoururent. Le petit Jack leur raconta alors ce qui venait de se passer.

Dingo connaissait ses lettres ! Dingo savait lire ! C'était bien sûr, ça ! Jack l'avait vu !

Dick Sand voulut aller reprendre les deux cubes, afin de les rendre à son ami Jack, mais Dingo lui montra les dents.

Cependant, le novice parvint à rentrer en possession des deux cubes, et il les replaça dans le jeu.

Dingo s'élança de nouveau, saisit encore les deux mêmes lettres et les reporta à l'écart. Cette fois, les deux pattes posées dessus, il paraissait décidé à les garder quand même. Quant aux autres lettres de l'alphabet, il ne semblait pas qu'elles existassent pour lui.

"Voilà une chose curieuse ! dit Mrs. Weldon.

— C'est très singulier, en effet, répondit le capt. Hull, qui regardait attentivement les deux lettres.

— S. V., — dit Mrs. Weldon.

— S. V., — répéta le capit. Hull. Mais ce sont précisément les lettres que porte le collier de Dingo !

Puis, tout à coup, se retournant vers le vieux noir :

"Tom, demanda-t-il, ne m'avez-vous pas dit que ce chien n'appartenait que depuis peu au capitaine du *Waldeck* ?

— En effet, monsieur, répondit Tom. Dingo n'était à bord que depuis deux ans au plus.

— Et n'avez-vous pas ajouté que le capitaine du *Waldeck* avait recueilli ce chien sur la côte occidentale de l'Afrique ?

— Oui, monsieur, aux environs de l'embouchure du Congo. Je l'ai entendu souvent dire au capitaine.

— Ainsi, demanda le capitaine Hull, on n'a jamais su à qui avait appartenu ce chien, ni d'où il venait ?

— Jamais, monsieur. Un chien trouvé, c'est pis qu'un enfant ! Ça n'a pas de papiers, et, de plus, ça ne peut pas s'expliquer.

Le capitaine Hull s'était tu et réfléchissait.

"Ces deux lettres éveillent-elles donc en vous un souvenir ? demanda Mrs. Weldon au capt. Hull, après l'avoir laissé quelques instants à ses réflexions.

— Oui, mistress Weldon, un souvenir, ou plutôt un rapprochement au moins singulier.

— Lequel ?

— Ces deux lettres pourraient bien avoir un sens et nous fixer sur le sort d'un intrépide voyageur...

— Que voulez-vous dire ? demanda Mrs. Weldon.

— Voici, mistress Weldon. En 1871, — il y a deux ans par conséquent, — un voyageur français partit, sous l'inspiration de la Société de géographie de Paris, avec l'intention d'opérer la traversée de l'Afrique de l'ouest à l'est. Son point de départ était précisément l'embouchure du Congo. Son point d'arrivée devait être autant que possible le cap Deldago, aux bouches de la Rovouma, dont il devait descendre le cours. Or, ce voyageur français se nommait Samuel Vernon !

— Samuel Vernon ! répéta Mrs. Weldon.

— Oui, mistress Weldon, et ses deux noms commencent précisément par ces deux lettres que Dingo a choisies entre toutes, et qui sont gravées sur son collier.

En effet, répondit Mrs. Weldon. Et ce voyageur... —

— Ce voyageur partit, répondit le capt. Hull, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles depuis son départ.

— Jamais ! dit le novice.

— Jamais, répéta le capitaine Hull.

— Qu'en concluez-vous ? demanda Mrs. Weldon.

— Que Samuel Vernon n'a évidemment pu atteindre la côte orientale de l'Afrique, soit

qu'il ait été fait prisonnier par les indigènes, soi. que la mort l'ait frappé en route !

—Et alors ce chien ?... —Ce chien lui aurait appartenu, et plus heureux que son maître, si ma hypothèse est juste, il aurait pu revenir au littoral du Congo, puisque c'est là, à l'époque où ces faits ont dû se passer, qu'il a été recueilli par le capitaine du *Waldeck*.

—Mais, fit observer Mrs. Weldon, savez-vous si ce voyageur français était accompagné d'un chien à son départ ? N'est-ce pas une simple supposition de votre part ?

—Ce n'est qu'une simple supposition, en effet, mistress Weldon, répondit le capitaine Hull. Mais ce qui est certain, c'est que Dingo connaît ces deux lettres S et V, qui sont précisément les initiales des deux noms du voyageur français. Maintenant, dans quelles circonstances cet animal aurait-il appris à les distinguer, c'est ce que je ne puis expliquer, mais, je le répète, il les connaît très-certainement, et tenez, il les pousse de sa patte et semble nous inviter à les lire avec lui.

En effet, on n pouvait se méprendre à l'intention de Dingo. —Samuel Vernon était-il donc seul, lorsqu'il a quitté le littoral du Congo ? demanda Dick Sand.

—Cela, je l'ignore, répondit le capitaine Hull. Cependant, il est probable qu'il avait dû emmener une escorte d'indigènes.

En ce moment, Negoro, quittant le poste, se montra sur le pont. Personne ne remarqua d'abord sa présence et ne put observer le singulier regard qu'il lança au chien, lorsqu'il aperçut les deux lettres devant lesquelles celui-ci semblait être en arrêt. Mais Dingo, ayant aperçu le maître-coq, se mit à donner les signes de l'extrême fureur.

Negoro entra au sitôt dans le poste de l'équipage, NON SANS QU'UN GESTE DE MENACE A L'ADRESSE DU CHIEN QUI EUT ÉCHAPPÉ.

—Il y a là quelque mystère ! murmura le capitaine Hull, qui n'avait rien perdu de cette petite scène.

—Mais, monsieur, dit le novice, n'est-il pas très-étonnant qu'un chien puisse reconnaître des lettres de l'alphabet ?

—Eh non ! s'écria le petit Jack. Maman m'a souvent raconté l'histoire d'un chien qui savait lire et écrire et même jouer aux dominos, comme un vrai maître d'école !

—Mon cher enfant, répondit Mrs. Weldon en souriant, ce chien qui s'appelait Munito, n'était point un savant comme tu le penses. Si j'en crois ce qui m'a été raconté, il n'aurait pu distinguer l'une de l'autre les lettres qui lui servaient à composer ses mots. Mais son maître, un adroit Américain, ayant remarqué combien Munito avait l'ouïe fine, s'était appliqué à exercer ce sens et à en tirer des effets fort curieux.

—Comment s'y prenait-il, mistress Weldon ? demanda Dick Sand, que l'histoire intéressait presque autant que le petit Jack.

—Voici, mon ami. Lorsque Munito devait "travailler" devant le public, des lettres semblables à celles-ci étaient étalées sur une table. Sur cette table, le caniche allait et venait, attendant qu'un mot fût proposé, soit à voix haute, soit à voix basse. Seulement, une condition essentielle, c'était que son maître connût le mot.

—Ainsi, en l'absence de son maître ?... dit le novice.

—Le chien n'aurait pu faire, répondit Mrs. Weldon, et voici pourquoi. Les lettres étalées sur la table, Munito se promenait à travers cet alphabet. Arrivait-il devant celle des lettres qu'il devait choisir pour former le mot demandé, il s'arrêtait ; mais, s'il s'arrêtait, c'est parce qu'il entendait du bruit, imperceptible à tout autre, d'un cre dent que l'Américain faisait claquer dans sa poche. Ce bruit, c'était pour Munito le signal de prendre la lettre et de venir la ranger dans l'ordre convenu.

—Et voilà tout le secret ! s'écria Dick Sand. —Voilà tout le secret, répondit Mrs. Weldon. C'est très-simple, comme tout ce qui se fait en matière de prestidivination. En l'absence de l'Américain, Munito n'aurait plus été Munito. Je suis donc étonné, son maître n'étant pas là, —si toutefois le voyageur Samuel Vernon a jamais été son maître,—que Dingo ait pu reconnaître ces deux lettres.

—En effet, répondit le capt. Hull, c'est fort étonnant. Mais, remarquez le bien, il ne s'agit ici que de deux lettres spéciales, et non d'un mot choisi au hasard. Après tout, ce chien qui sonna à la porte d'un couvent pour s'emparer du plat destiné aux pauvres passants, cet autre qui, chargé, en même temps que l'un de ses semblables, de faire tourner la broche de deux jours l'un, et qui refusait de remplir cet office quand son tour n'était pas venu, ces deux chiens, dis-je, allaient plus loin que Dingo dans ce domaine de l'intelligence, qui est réservé à l'homme. D'ailleurs, nous sommes en présence d'un fait indiscutable. De toutes les lettres de cet alphabet, Dingo n'a choisi que ces deux-ci : S et V. Les autres, il ne semble pas les connaître. Il faut donc en conclure que, pour une raison qui nous échappe, son attention a été spécialement attirée sur ces deux lettres.

—Ah ! capitaine Hull, répondit le jeune novice, si Dingo pouvait parler !... Peut-être nous dirait-il ce que signifient ces deux lettres, et pourquoi il a conservé une dent contre notre maître-coq !

—Et quelle dent ! ? répondit le capitaine Hull, au moment où Dingo, ouvrant la bouche, montrait ses formidables crocs.

CHAPITRE VI

UNE BALEINE EN VUE

On le pense bien, ce singulier incident fit plus d'une fois le sujet des conversations qui se tenaient à l'arrière du *Pilgrim* entre Mrs. Weldon, le capitaine Hull et le jeune novice. Celui-ci, plus particulièrement, ressentit une défiance instinctive à l'égard de Negoro, dont la conduite, cependant, ne méritait aucun reproche.

A l'avant, on en causait aussi, mais on n'en tirait pas les mêmes conséquences. Là, dans le poste de l'équipage, Dingo passait tout simplement pour un chien qui savait lire, et peut-être même écrire mieux que plus d'un matelot du bord. Quant à parler, s'il ne le faisait pas, c'est qu'il avait probablement de bonnes raisons pour se taire.

—Mais, un beau jour, dit le timonier Bolton, ce chien là viendra nous demander où nous avons le cap, si le vent est à l'ouest-nord-ouest demi-nord, et il faudra bien lui répondre !

—Il y a des animaux qui parlent ! répliqua un autre matelot, des pies, des perroquets ! Eh bien, pourquoi un chien n'en ferait-il pas autant, s'il lui en prenait l'envie ? Il est plus difficile de parler avec un bec qu'avec une bouche !

—Sans doute, répondit le contre-maître Howik. Seulement cela ne s'est jamais vu.

On aurait bien étonné ces braves gens, en leur disant que cela s'était vu, au contraire, et qu'un certain savant danois possédait un chien qui prononçait distinctement une vingtaine de mots. Mais de là à ce que cet animal comprit ce qu'il disait, il y avait un abîme. Très-évidemment, ce chien, dont la glotte était organisée de manière à pouvoir émettre des sons singuliers, n'attachait pas plus de sens à ses paroles que les perroquets, les geais ou les pies aux leurs. La phrase, chez ces animaux, n'est pas autre chose qu'une sorte de chant ou de cris parlés, empruntés à une langue étrangère dont on n'aurait pas les sens.

Quoi qu'il en soit, Dingo était devenu le héros du bord, —ce dont il ne prenait point acte pour être fier. Plusieurs fois, le capitaine Hull recommença l'expérience. Les cubes de l'alphabet furent replacés devant Dingo, et, invariablement, sans une erreur, sans une hésitation, les deux lettres S et V furent choisies entre toutes par le singulier animal, tandis que les autres n'attirèrent jamais son attention.

Quant au cousin Bénédicte, cette expérience fut souvent renouvelée devant lui, sans qu'elle parût l'intéresser.

—Cependant, daigna-t-il dire un jour, IL NE FAUDRAIT PAS CROIRE QUE LES CHIENS AIENT SEULS LE PRIVILÈGE D'ÊTRE INTELLIGENTS de cette manière ! D'autres animaux les égalent, rien qu'en suivant leur instinct. Tels les rats, qui abandonnent le navire destiné à sombrer en mer, les castors, qui savent prévoir la crue des eaux et surélevent leurs digues en conséquence, ces chevaux de Nicomède, de Scanderberg et d'Oppien, dont la douleur fut telle qu'ils moururent à la mort de leurs maîtres, ces ânes, si remarquables par leur mémoire, et tant d'autres bêtes enfin qui ont été l'honneur de l'animalité ! N'a-t-on pas vu de ces oiseaux, merveilleusement dressés, qui écrivent sans faute des mots sous la dictée de leurs professeurs, des catacois qui comptent aussi bien qu'un calculateur du Bureau des longitudes le nombre de personnes présentes dans un salon ? N'a-t-on pas existé un perroquet, payé cent écus d'or, qui récitait, sans se tromper d'un mot, au cardinal son maître, tout le Symbole des apôtres ? Enfin, le légitime orgueil d'un entomologiste ne doit-il pas s'élever au comble, lorsqu'il voit de simples insectes donner des preuves d'une intelligence supérieure et affirmer éloquemment l'axiome :

In minimis maximus Deus.

ces tourmis qui en remonteraient aux édi les des plus grandes cites, ces argyronètes aquatiques qui fabriquent des cloches à plongeurs, sans avoir jamais appris la mécanique, ces puces qui traînent des carosses comme de véritables carrossiers, qui font l'exercice aussi bien que des riflemen, qui tirent le canon mieux que les artilleurs brevetés de West point ? (†) Non ! ce Dingo ne mérite pas tant d'éloges, et s'il est si fort sur l'alphabet, c'est sans doute qu'il appartient à une espèce de mâtin, non encore classée dans la science zoologique, le "canis alphabétien de la Nouvelle-Zélande !"

Malgré ces discours et autres de l'envieux entomologiste, Dingo ne perdit rien de l'estime publique, et continua d'être traité comme un phénomène dans les entretiens du gaillard d'avant.

Toutefois, il est probable que Negoro ne partageait pas l'enthousiasme du bord à l'égard de l'animal. Peut-être le trouvait-il trop intelligent. Quoi qu'il en soit, le chien témoignait toujours la même animosité contre le maître-coq, et, sans doute, il se fut attiré quelques mauvais traitements s'il n'avait été, d'une part, "chien à se défendre," et, de l'autre, protégé par la sympathie de tout l'équipage.

Negoro évitait donc plus que jamais de se trouver en présence de Dingo. Mais Dick Sand n'avait pas été sans observer que, depuis l'incident des deux lettres, l'antipathie réciproque de l'homme et du chien s'était accrue. Cela était vraiment inexplicable.

Le 10 février, le vent du nord-est, qui jusqu'alors avait toujours succédé à ces longues et accablantes accalmies pendant lesquelles s'immobilisait le *Pilgrim*, vint à mollir sensiblement. Le capt. Hull put donc espérer qu'un changement

dans la direction des courants atmosphériques allait se produire. Peut-être le brick-goëlette marcherait-il enfin vent sous vergues. Son départ du port d'Auckland ne datait encore que de dix-neuf jours. Le retard n'était pas très-considérable, et, avec un vent de travers, le *Pilgrim*, bien servi par sa voilure, devait facilement regagner le temps perdu. Mais il fallait attendre quelques jours avant que les brises se fussent franchement établies dans l'ouest.

Cette partie du Pacifique était toujours déserte. Aucun bâtiment ne se montrait dans ces parages. C'était une latitude véritablement abandonnée des navires. Les baleiniers des mers australes ne se disposaient pas encore à franchir le tropique. Sur le *Pilgrim*, que des circonstances particulières avaient obligé à quitter les lieux de pêche avant la fin de la saison, on ne devait donc pas s'attendre à croiser quelque navire de même destination.

Quant aux paquebots transpacifiques, il a déjà été dit qu'ils ne suivaient pas un parallèle aussi élevé dans leurs traversées entre l'Australie et le continent américain.

Cependant, par cela même que la mer est déserte, il ne faut pas renoncer à l'observer jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Si monotone qu'elle puisse paraître aux esprits inattentifs, elle n'en est pas moins infiniment variée pour qui sait la comprendre. Ses plus insaisissables changements d'aspect... Les imaginations qui ont le sens des poésies de l'Océan. Une herbe marine qui flotte en ondulant, une bruyère de sargasses dont le léger sillage se reflète sur la surface des flots, un bout de planche dont on voudrait deviner l'histoire, il n'en faut pas davantage. Devant cet infini, l'esprit n'est plus arrêté par rien. L'imagination se donne libre carrière. Chacune de ces molécules d'eau, que l'évaporation échange continuellement entre la mer et le ciel, renferme, peut-être, le secret de quelque catastrophe ! Aussi, faut-il envier ceux dont la pensée intime sait interroger les mystères de l'Océan, ces esprits qui s'élèvent de sa mouvante surface jusque dans les hauteurs du ciel.

La vie, d'ailleurs, se manifeste toujours au-dessus comme au-dessous des mers. Les passagers du *Pilgrim* pouvaient voir s'acharner à la poursuite des plus petits poissons des bandes d'oiseaux, de ceux qui fuient avant l'hiver le dur climat des pôles. Et PLUS D'UNE FOIS DICK SAND DONNA DES PREUVES DE SA MERVEILLEUSE ADRESSE au fusil ou au pistolet, en abattant quelques-uns de ces rapides volatiles.

C'étaient, ici, des pétrels blancs, là, d'autres pétrels dont les ailes étaient bordées d'un liseré brun. Quelquefois, aussi, passaient des troupes de daniens ou quelques-uns de ces pingouins dont la démarche à terre est à la fois si pesante et si ridicule. Cependant, ainsi que le faisait remarquer le capt. Hull, ces pingouins, se servant de leurs moignons comme de véritables nageoires, peuvent défer à la nage les poissons les plus rapides, à tel point même que des marins les ont quelquefois confondus avec les bonites.

Plus haut, de gigantesques albatros frappaient l'air à grands coups d'ailes, en déployant une envergure de dix pieds, et venaient ensuite se poser à la surface des eaux, qu'ils fouillaient à coups de bec pour y chercher leur nourriture.

Toutes ces scènes constituaient un spectacle varié, que, seuls, des esprits fermés au charme de la nature eussent trouvé monotone.

Ce jour-là, Mrs. Weldon se promenait à l'arrière du *Pilgrim*, lorsqu'un phénomène assez curieux provoqua son attention. Les eaux de la mer étaient devenues rougeâtres presque subitement. On eût pu croire qu'elles venaient de se teindre de sang, et cette teinte inexplicable s'étendait aussi loin que pouvait se porter le regard.

Dick Sand se trouvait alors avec le petit Jack près de Mrs. Weldon.

—Vois-tu, Dick, dit-elle au jeune novice, cette singulière couleur des eaux du Pacifique ? Est-ce qu'elle est due à la présence d'une herbe marine ?

—Non, mistress Weldon, répondit Dick Sand, cette teinte est produite par des myriades de petits crustacés, qui servent habituellement à nourrir les grands mammifères. Les pêcheurs appellent cela, non sans raison, du "mangeur de baleine."

—Des crustacés ! dit Mrs. Weldon. Mais ils sont si petits qu'on pourrait presque les appeler des insectes de mer. Cousin Bénédicte serait peut-être fort enchanté d'en faire collection.

Et appelant :

"Cousin Bénédicte ?" cria-t-elle.

Cousin Bénédicte apparut hors du capot, presque en même temps que le capt. Hull.

"Cousin Bénédicte, dit Mrs. Weldon, voyez donc cet immense banc rougeâtre qui s'étend à perte de vue."

—Tiens ! dit le capitaine Hull, voilà du mangeur de baleine ! Monsieur Bénédicte, une belle occasion pour étudier cette curieuse espèce de crustacés !

—Peuh ! fit l'entomologiste.

—Comment ! peuh ! s'écria le capitaine. Mais vous n'avez pas le droit de professer une telle indifférence ! Ces crustacés forment une des six classes des artichauts, si je ne me trompe, et comme tels....

—Peuh ! fit encore cousin Bénédicte, mais plus spécialement hexapodiste, capitaine Hull, veuillez ne pas l'oublier !

—En tout cas, répondit le capitaine Hull, veuillez ne pas l'oublier !

—En tout cas, répondit le capitaine Hull, que ces crustacés ne vous intéressent pas, soit, mais il en serait autrement, si vous possédiez un estomac de baleine ! Quel régal, alors ! —Voyez-vous, mistress Weldon, lorsque, nous autres ba-

leiniers, pendant la saison de pêche, nous arrivons en vue d'un banc de ces crustacés, il n'est que temps de préparer nos harpons et nos lignes ! Nous sommes certains que le gibier n'est pas loin !

—Est-il possible que d'aussi petites bêtes puissent en nourrir de si grosses ? s'écria Jack.

—Eh ! mon garçon, répondit le capt. Hull, des petits grains de semoule, de la farine, de la poussière de fécula, ne font-ils pas de très-bons potages ? Oui, et la nature a voulu qu'il en fût ainsi. Lorsqu'une baleine flotte au milieu de ces eaux rouges, sa soupe est servie, elle n'a plus qu'à ouvrir son immense bouche. Des myriades de crustacés y pénètrent, les nombreuses barbes de ces fanons dont le palais de l'animal est garni se tendent comme les filets d'un pare de pêcheurs, rien n'en peut plus sortir, et la masse des crustacés va s'engouffrer dans le vaste estomac de la baleine, tout comme le potage de ton dîner dans le tien.

—Vous pensez bien, Jack, fit observer Dick Sand, que dame baleine ne perd pas son temps à éplucher un à un ces crustacés, comme vous épluchez des crevettes !

—J'ajoute, dit le capt. Hull, que c'est précisément lorsque l'énorme garniture est occupée de la sorte, qu'il est plus facile de l'approcher sans exciter sa défiance. C'est donc le moment favorable pour la harponner avec quelque succès."

A cet instant, et comme pour donner raison au capt. Hull, la voix d'un matelot se fit entendre à l'avant du navire :

"Une baleine par bâbord devant !"

Le capt. Hull s'était redressé.

"Une baleine !" s'écria-t-il.

Et son instinct de pêcheur le pou-saut, il se précipita sur le gaillard du *Pilgrim*.

Mrs. Weldon, Jack, Dick Sand, cousin Bénédicte lui-même, le suivirent aussitôt.

En effet, à quatre milles dans le vent, certain bouillonnement indiquait qu'un gros mammifère marin se mouvait au milieu des eaux rouges. Des baleiniers ne pouvaient s'y méprendre.

Mais la distance était trop considérable pour qu'il fût possible de reconnaître l'espèce à laquelle ce mammifère appartenait. Ces espèces, en effet, sont assez distinctes.

Était-ce là une de ces baleines franches que recherchent plus particulièrement les pêcheurs des mers du Nord ? Ces cétacés, auxquels manque la nageoire dorsale, mais dont la peau recouvre une épaisse couche de lard, peuvent atteindre une longueur de quatre-vingt pieds, bien que la moyenne n'en dépasse pas soixante, et alors un seul de ces monstres fournit jusqu'à cent barils d'huile.

Était-ce, au contraire, un "hump-back," appartenant à l'espèce des balinoptères,—designation dont le terminatif aurait au moins dû lui valoir l'estime de l'entomologiste. Ceux-là possèdent des nageoires dorsales, blanches de couleur et longues de la demi-longueur du corps, qui ressemblent à une paire d'ailes,—quelque chose comme une baleine volante ?

N'avait-on pas en vue, plus vraisemblablement, un "fin-back," mammifère également connu sous le nom de "jubarte," qui est pourvu d'une nageoire dorsale, et dont la longueur peut égaler celle de la baleine franche ?

Le capt. Hull et son équipage n pouvaient encore se prononcer, mais us regrettaient l'animal avec plus d'envie encore que d'admiration.

S'il est vrai qu'un holozer ne puisse se trouver dans un salon en présence d'une pendule sans éprouver l'irrésistible besoin de la remonter, combien plus encore le baleinier devant une baleine doit-il être pris de l'impérieux désir de s'en emparer ! Ces chasseurs de gros gibier sont plus ardents, dit-on, que les chasseurs de petit gibier. Donc, plus l'animal est gros, plus il excite la convoitise ! Que doivent ressentir alors des chasseurs d'éléphants et les pêcheurs de baleines ? Et puis, il y avait aussi ce désappointement qu'éprouvait tout l'équipage du *Pilgrim* de revenir avec un chargement incomplet !...

Cependant, le capt. Hull cherchait à reconnaître l'animal qui avait été signalé au large. Il n'était pas très visible de cette distance. Toutefois, l'œil exercé d'un baleinier ne pouvait se tromper à certains détails plus faciles à relever de loin.

En effet, le jet c'est-à-dire cette colonne de vapeur et d'eau que la baleine rejette par ses évents, devait attirer l'attention du capt. Hull et le fixer sur l'espèce à laquelle appartenait ce cétacé.

"Ce n'est point là une baleine franche, s'écria-t-il. Non jet serait à la fois plus élevé et d'un volume moins considérable. D'autre part, si le bruit que fait ce jet en s'échappant pouvait être comparé au bruit éloigné d'une bouche à feu, je serais porté à croire que cette baleine appartient à l'espèce des "hump-backs" ; mais il n'en est rien, et, en prêtant l'oreille, on peut s'assurer que ce bruit est d'une nature toute différente. —Quel est ton opinion à ce sujet, Dick ?

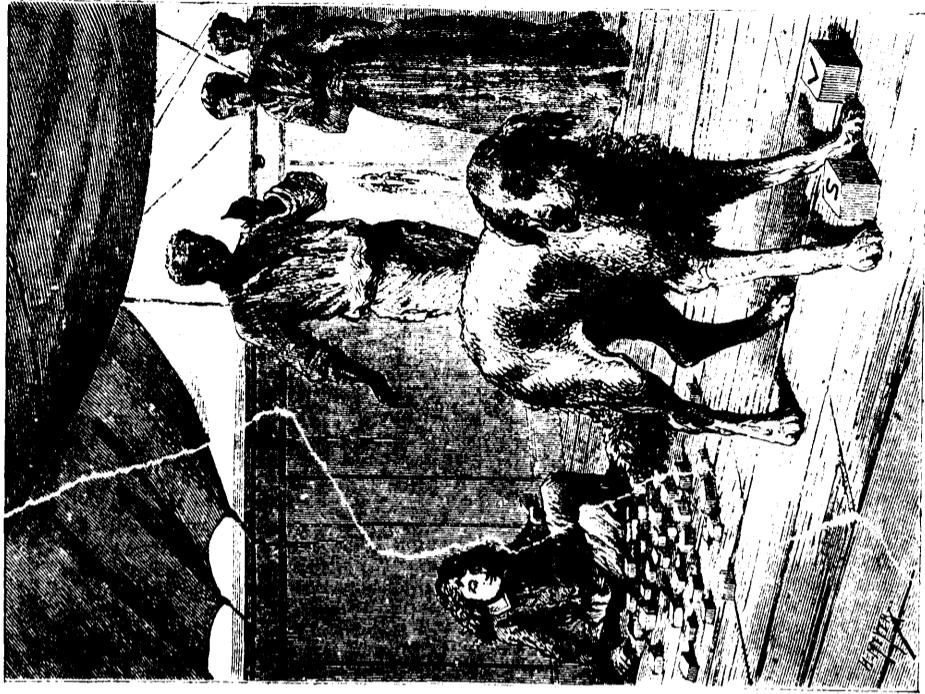
—Je croirais volontiers, capitaine, répondit Dick Sand, que nous avons affaire à une jubarte. Voyez comme ses évents rejettent violemment dans l'air cette colonne de liquide. Ne vous semble-t-il pas aussi,—ce qui me donnerait raison,—que ce jet contient plus d'eau que de vapeur condensée ? Et, si j ne me trompe, c'est une particularité spéciale à la jubarte.

—En effet, Dick, répondit le capt. Hull. Il n'y a plus de doute possible ! C'est un jubarte qui flotte à la surface de ces eaux rouges !

—Que c'est beau ! s'écria le petit Jack.

—Oui, mon garçon ! Et quand on pense que la grosse bête est là, en train de déjeuner, et ne se doute guère que des baleiniers la regardent !

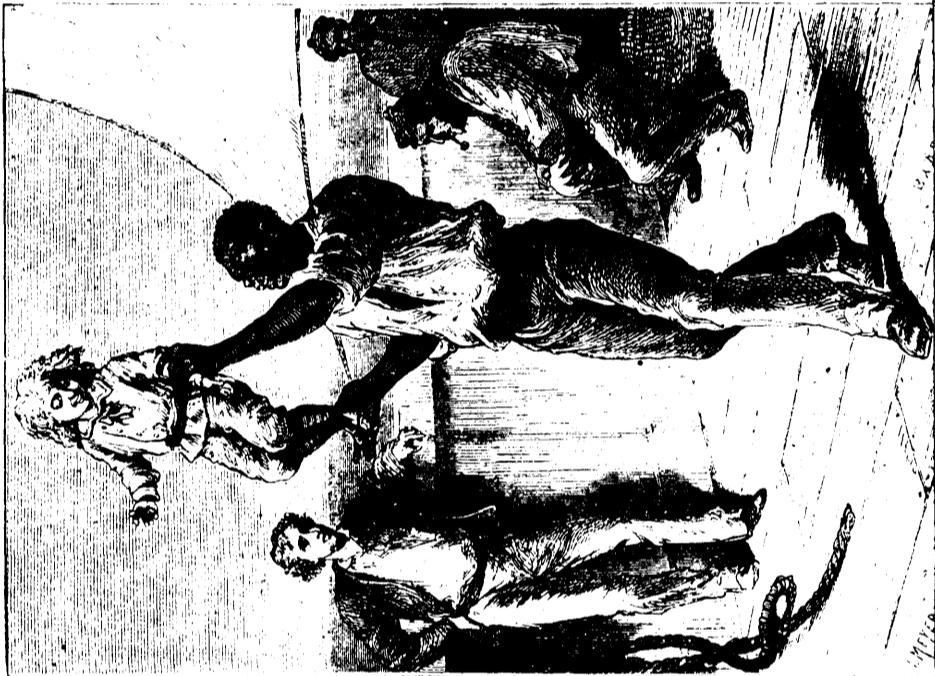
(1) Ecole militaire de l'Etat de New-York.



Il saisit un autre cube, et il alla le poser près du premier



Plus d'une fois Dick Sand donna des preuves de sa merveilleuse adresse

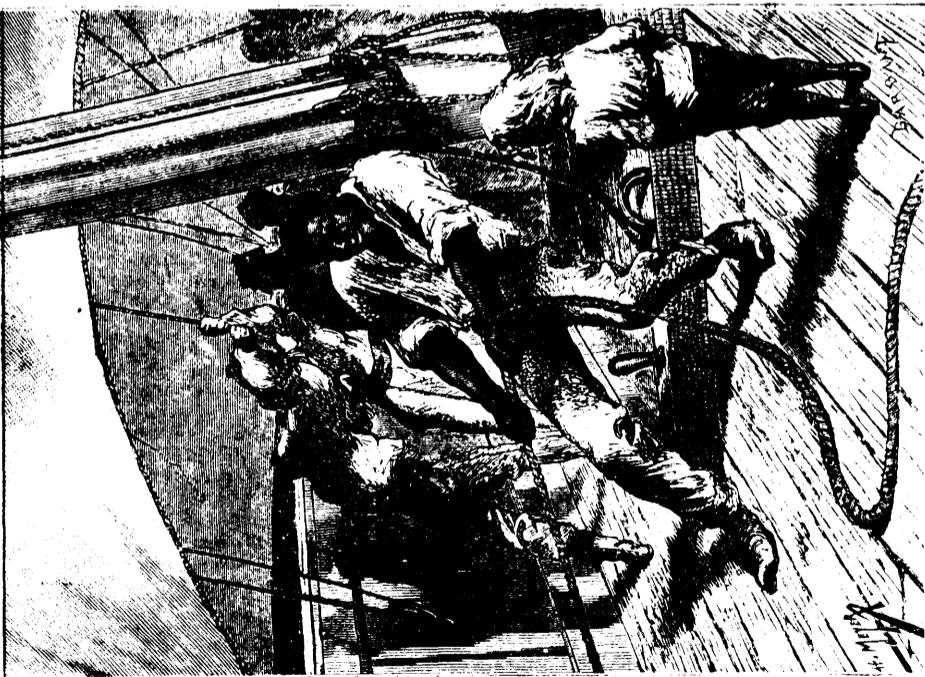


Jack se voyait grand, grand

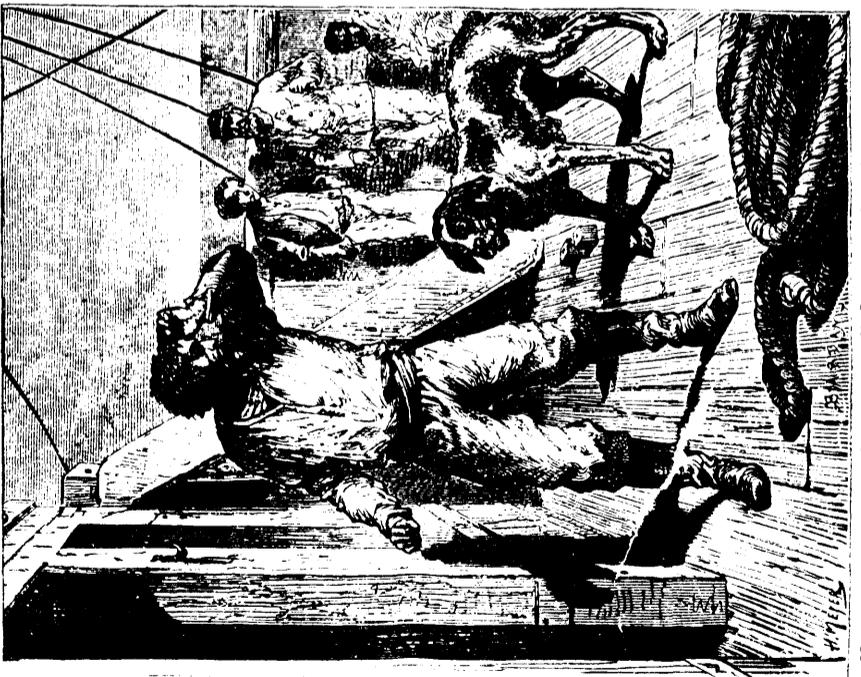


Il ne faudrait pas croire que les chiens aient seuls le privilège d'être intelligents

GRAVURES DU FEUILLETON



Ce vigoureux nègre valait un palan à lui tout seul



Non sans qu'un geste de menace à l'adresse du chien lui eût échappé

—J'oserais affirmer que c'est une jubarte de grande taille, fit observer Dick Sand.
 Certes, répondit le capt. Hull, qui se passionnait peu à peu. Je lui donne environ soixante-dix pieds de longueur!
 —Bon! ajouta le maître d'équipage. Il suffirait d'une demi-douzaine de baleines de cette taille pour remplir un navire grand comme le nôtre!

—Oui, cela suffirait! répliqua le capt. Hull, qui monta sur le beaupré afin de mieux voir.
 —Et avec celle-ci, ajouta le maître d'équipage, nous embarquerions en quelques heures la moitié des deux cents barils d'huile qui nous manquent!

—Oui!... en effet... oui!... murmurait le capt. Hull.
 —Cela est vrai, reprit Dick Sand, mais c'est une rude affaire, quelquefois, de s'attaquer à ces énormes jubartes!
 —Très rude, très rude! répliqua le capitaine Hull. Ces baleinoptères ont des queues formidables, dont il ne faut pas s'approcher sans défiance! La plus solide pirogue ne résisterait pas à un coup bien appliqué. Mais aussi le profit vaut la peine!

—Bah! dit un des matelots, une belle jubarte est tout de même une belle capture!
 —Et profitable! répondit un autre.
 —Ce serait dommage de ne pas saluer celle-ci au passage!

Il était évident que ces braves marins s'aimaient en regardant la baleine. C'est toute une cargaison de barils d'huile qui flottait à portée de leur main. A les entendre, sans doute, il n'y avait qu'à arrimer ces barils dans la cale du *Pilgrim* pour en compléter le chargement!

Quelques-uns des matelots, montés dans les échafauds des haubans de misaine, poussaient des cris de convoitise. Le capt. Hull, qui ne parlait plus, se rongeaient les ongles. Il y avait là comme un irrésistible à maint qui attirait le *Pilgrim* et tout son équipage.

—Maman, maman! s'écria alors le petit Jack, je voudrais bien avoir la baleine pour voir comment c'est fait!

—Ah! tu veux avoir cette baleine, mon garçon? Eh! pourquoi pas, mes amis? répondit le capt. Hull, cédant enfin à son secret désir. Les pêcheurs de renfort nous manquent, c'est vrai! mais à nous seuls....

—Oui! oui! crièrent les matelots d'une seule voix.
 —Ce ne sera pas la première fois que j'aurai fait le métier de harponneur, ajouta le capitaine Hull, et vous allez voir si je sais encore lancer le harpon!

—Hurrah! hurrah! hurrah! répondit l'équipage.
 (La suite au prochain numéro.)

LE JEU DE DAMES

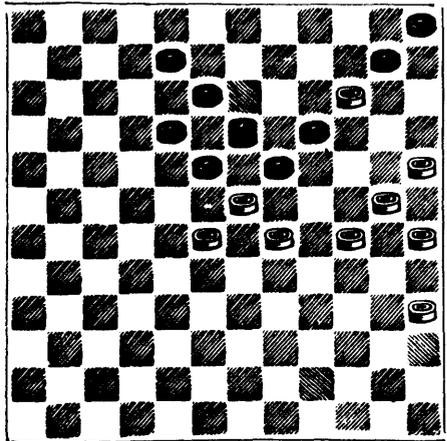
Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

Solutions justes du problème 245

Montréal: MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon,
 Québec: MM. N. Langlois J. Lemieux.

PROBLÈME No. 246

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 245

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
54	48
42	36
52	47
47	41
53	48
40	34
64	59
63	57
55	49
68	61
66	40
41	4
4	25
43	56
56	70 et gagnent.

Nous donnerons la solution du problème 244 dans le prochain numéro.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la maille. 40 agents. Echantillons, 10 cts. U. S. CARD CO., Northford.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 30 décembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine.
 Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPER, 693, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

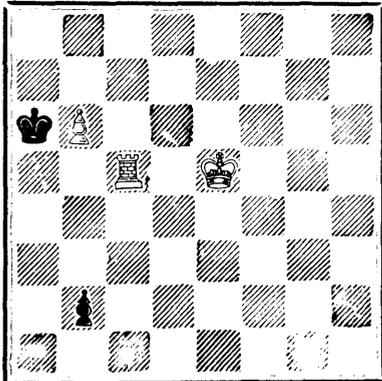
Problème No. 252.—MM. H. Lafrenière, T. Gagnier, M. Toupin et P. Giroux, Montréal; L. O. P. Sherbrooke; M. Lalandy, New-York; Un amateur, Ottawa. T. Lacasse, Lowell, Mass.; V. Gagnon, F. Côté, Z. De-launais, Québec; A. C. St-Jean; Triluvien, Trois-Rivières; N. P., Sorel

—Faute d'espace, nous ne pouvons publier de nouvelles échiquiennes cette semaine.

FIN DE PARTIE No. 10.

Extrait de l'ABC des Echecs.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du problème No. 252.

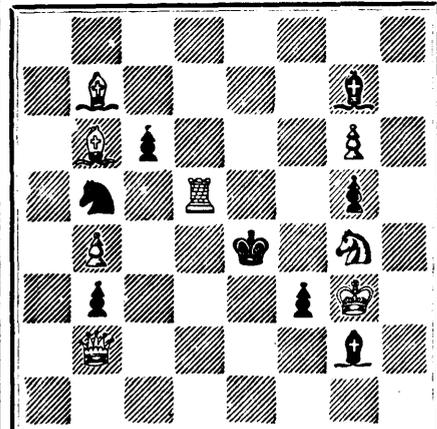
Blancs. Noirs.
 1 D 1er TR 1 ?

PROBLÈME No. 256.

LETTRE "W."

Composé par M. W. SHINKMAN, Grand Rapide, Mich.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

Solution du problème No. 253.

Blancs. Noirs.
 1 P 7e D 1 R joue
 2 P fait C 2 R ou P joue
 3 D 4e C D 3 ?
 4 Mat.

132e PARTIE

Jouée le 22 avril 1880 au Café de la Régence, Paris.

Partie Viennoise.

Blancs. Noirs.
 M. A. CLERC. M. DE BEZKROWNY.
 1 P 4e R 1 P 4e R
 2 C 3e PD 2 C 3e FR
 3 P 4e FR 3 P 4e D (a)
 4 P 3e D 4 F 5e CD
 5 P 3e TD (b) 5 F pr C, échec
 6 P pr F 6 P pr PP
 7 PF pr P 7 C 5e CR
 8 P 4e D 8 P 6e R
 9 C 3e TR 9 C 3e FD
 10 D 3e FR 10 C pr PD (c)
 11 P pr C 11 D pr P
 12 T 1er CD 12 D 6e FD, échec
 13 R 1er D 13 C pr PR (d)
 14 D pr PR 14 F 5e C, 6-hec
 15 F 2e R 15 Roquent TD, éch.

(a) Cette manière de répondre à la "Viennoise" est très solide et vaut au moins autant que le coup précédent: 3 C 3e FD.

(b) Une faute de début qui fera perdre la partie. Le coup juste était P pr PR, auquel les Noirs doivent répondre par P 5e D ou par C pr P, comme dans une partie du match entre MM. Steinitz et Blackburne.

(c) Sacrifice parfaitement juste.

(d) Le meilleur coup, croyons-nous — Stratégie.

—Il y aurait beaucoup moins de misère et de maladies dans le monde si on faisait un plus grand usage des Amers de Houblon. C'est une vérité qui se répand partout; des milliers de familles constatent que c'est le moyen le moins dispendieux de conserver la santé. Nous conseillons à tout le monde d'en faire l'essai. W. & A. Rochester, N.-Y.

Pour étrennes, slippers en velours flasés, très nouveaux, chez

G. BRUNEL,
 60, rue St-Joseph, Montréal.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

Toux.—Les *Brown Bronchial Troches* sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangée au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge.—LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les *Opérateurs* et les *Chanteurs* reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Défiiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchial Troches" se vendent seulement par séries.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste,
 646, rue Ste-Catherine, Montréal

Déclatsions Judiciaires concernant les journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Amers de Houblon.—En entendant vanter les propriétés des Amers de Houblon, quelques personnes s'écrient: "Mensonges, imposture grossière que tout cela." N'allez pas si vite, s'il vous plaît, car si vous voyiez toutes les personnes qui ont été ramenées des portes du tombeau, pour ainsi dire, et qui jouissent aujourd'hui d'une santé florissante, grâce à l'usage des Amers de Houblon, vous vous écrieriez: "Tout ce qu'on en dit n'est que la pure vérité." Voir l'annonce dans une autre colonne.

CADEAUX DE NOEL!

CADEAUX DU JOUR DE L'AN!

En Or, en Argent et en Plaqué.
 SPECIALITÉ DE

MONTRE en OR, en ARGENT et BIJOUX DE TOUTES SORTES, BRONZES, ARGENTERIES, ARTICLES DE FANTAISIE, etc.

ARMAND BEAUDRY,
 269, Notre-Dame, Montréal.

LES ENFANTS

Ecoutez sur l'enfance cette jolie pièce du poète Longfellow:

"Venez, venez, enfants, j'entends vos jeux, et les problèmes qui troublaient mon âme s'évanouissent aussitôt. Vous ouvrez mes fenêtres vers l'Orient, et du côté où les pensées ressemblent à des oiseaux qui chantent au lever du matin.

"C'est dans vos cœurs que se lève le soleil et les oiseaux chantent dans vos pensées; dans votre âme coulent les clairs ruisseaux; dans la mienneté est le vent d'automne et la première chute de la neige.

"Ah! que serait pour nous le monde, si nous n'avions pas les enfants? Nous verrions, en tremblant derrière nous les ténébres, devant nous le désert.

"Ce que les feuilles sont à la forêt, ce que l'air et la lumière sont à la plante, ce que la sève est au bois, les enfants le sont au monde. A travers les enfants, il sent les rayons d'un climat plus brillant et d'un soleil plus chaud.

"Venez à moi venez, venez, enfants. Chantez à mes oreilles ce que les oiseaux et les zéphyres chantent dans votre rayonnante atmosphère.

"Que sont toutes nos querelles et la sagesse de nos livres comparées à vos caresses et à la gaieté de vos regards!

"Vous valez mieux que toutes les ballades que l'on a chantées. Vous êtes des poèmes vivants et le reste est déjà mort."

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 24 décembre 1880.

FARINE	\$	c.	\$	c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs	2 50	à	3 00	
Farine d'avoine	2 30	à	2 50	
Farine de blé d'Inde	1 25	à	1 30	
Sarrasin	0 60	à	2 00	
GRAINS				
Blé par minot	1 50	à	1 70	
Pois do	0 80	à	0 90	
Orge do	0 75	à	0 90	
Avoine par 40 lbs	0 35	à	0 40	
Sarrasin par minot	0 45	à	0 50	
Mill do	1 50	à	1 60	
Lin do	0 00	à	0 00	
Blé d'Inde do	0 70	à	0 75	
LAITERIE				
Beurre frais à la livre	0 25	à	0 30	
Beurre salé do	0 20	à	0 22	
Fromage à la livre	0 13	à	0 15	
VOLAILLES				
Dindes (vieux) au couple	1 50	à	2 00	
Dindes (jeunes) do	0 00	à	0 00	
Oies au couple	1 00	à	1 25	
Canards au couple	0 40	à	0 55	
Poulets do	0 40	à	0 50	
Poulets do	0 30	à	0 40	
LÉGUMES				
Pommes au baril	1 50	à	2 50	
Pâtates au sac	0 45	à	0 50	
Fèves par minot	1 20	à	1 40	
Oignons par trease	0 04	à	0 05	
GIBIERS				
Canards (sauvages) par couple	0 35	à	0 40	
do noirs par couple	0 50	à	0 60	
Pleviers par douzaine	0 00	à	0 00	
Bécasses au couple	0 00	à	0 00	
Pigeons domestiques au couple	0 15	à	0 20	
Perdrix au couple	0 75	à	0 80	
Tourtes à douzaine	0 00	à	0 00	
VIANDES				
Bœuf à la livre	0 05	à	0 10	
Lard do	0 11	à	0 12	
Mouton do	0 07	à	0 10	
Agneau do	0 08	à	0 10	
Lard frais par 100 livres	7 50	à	8 00	
Bœuf par 100 livres	5 50	à	7 00	
Lièvres	0 00	à	0 00	
DIVERS				
Sucre d'érable à la livre	0 08	à	0 10	
Sirop d'érable au gallon	0 80	à	1 00	
Miel à la livre	0 12	à	0 15	
Œufs frais à la douzaine	0 20	à	0 25	
Haddock à la livre	0 05	à	0 10	
Saindoux par livre	0 11	à	0 12	
Peaux à la livre	0 07	à	0 00	
Marché aux Bestiaux				
Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	\$ 5 00	à	7 50	
Bœuf, 2me qualité	3 75	à	6 00	
Vaches à lait	15 00	à	25 00	
Vaches extra	25 00	à	40 00	
Veaux, 1re qualité	4 00	à	5 00	
Veaux, 2me qualité	2 00	à	3 00	
Veaux, 3me qualité	1 00	à	2 00	
Pois, 1re qualité, par 100 boîtes				
Pois, 2e qualité	5 00	à	6 00	
Paille, 1re qualité	3 00	à	4 00	
Paille, 2e qualité	2 00	à	3 00	

PATINS! PATINS!

CORNICHES ET ROULEAUX DE RIDEAUX, BANCS D'ESCALIER, VAISSEAUX DE CUISINE FAIENCES

L. J. A. SURVEYER. 524, RUE CRAIG.

50 Cartes-Chromos lithographés. No. 2, 10 et 25 Gros trousses pour les agents, 10 et 25. GLOBE CARD Co., Northford, Ct.

Je viens vous offrir

POUR LES FÊTES DE

NOËL et JOUR de L'AN

de magnifiques cadeaux, car au prix que nous vendons nos HARDES FAITES en ce moment, avant notre prochain déménagement, je considère que c'est faire des cadeaux au public de Montréal. Quand vous comparez nos prix avec ceux d'ailleurs, vous trouverez que c'est réellement faire des cadeaux que de vendre nos marchandises à d'aussi bas prix.

Voici la balance des hardes faites que nous avons en mains depuis le commencement de la grande vente :

Sur 317 Pardessus que nous avions réduits à \$3.85, il ne nous en reste que 119 vendus à moitié prix.

Sur 291 Pardessus que nous avions réduits à \$5.15, il ne nous en reste que 97 vendus à moitié prix.

Sur 263 Pardessus que nous avions réduits à \$6.35, il ne nous en reste que 91 vendus à moitié prix.

Voyez s'il faut que nos prix soit bien bas pour que nous ayons vendu autant de pardessus en 15 jours.

Sur 452 Ulsters que nous avions réduits à \$4.35, il ne nous en reste que 126 vendus à moitié prix.

Sur 319 Ulsters que nous avions réduits à \$5.35, il ne nous en reste que 93 vendus à moitié prix.

Sur 285 Ulsters que nous avions réduits à \$6.65, il ne nous en reste que 81 vendus à moitié prix.

Ainsi de suite ; vous pouvez juger par vous-même s'il faut que nos marchandises soient à bas prix pour que nous ayons vendu autant de Pardessus dans si peu de temps, quand il y a tant d'autres magasins qui vendent les mêmes marchandises.

NOS PARDESSUS D'ENFANTS

Les trois quarts sont vendus, il nous en reste que 84 maintenant, demi réduction. \$2.45 71 Pardessus d'enfants, demi réduction. 2.58 60 Pardessus d'enfants, demi réduction. 3.15 21 Pardessus d'enfants, demi réduction. 3.40

Habillements d'enfants réduits à \$1.75. Il ne nous en reste que 19 à présent.

Habillements d'enfants réduits à \$2.20. Il ne nous en reste que 17.

Toutes nos marchandises de fantaisie sont réduites au prix coûtant pour les fêtes, tels que mouchoirs en soie, cravates, foulards, cols, gants, bijouteries, etc., etc. Toutes les marchandises réduites sont marquées au crayon rouge, pour que tout le monde comprenne. J'oubliais de vous dire que nous avons vendu depuis neuf jours 322 habillements d'hommes, de \$4.25, \$5.15, 16.84.

Profitez donc de cette grande chance de vous procurer des marchandises à moitié prix.

I. A. BEAUVAIS,

tient à vendre toutes ses marchandises principalement les hardes faites, avant de déménager dans son nouveau magasin. Venez en masse, et nous vous donnerons entière satisfaction.

190, RUE ST-JOSEPH, 190. MONTREAL

ATELIERS PHOTOGRAPHIQUES DE PARK

ÉTABLIS EN 1868

195 1/2, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Nous appelons l'attention publique sur nos cartes on tableaux photographiques, l'une des dernières nouveautés artistiques. Nous avons aussi un nouveau procédé de faire de grandes photographies qui sont d'un grand effet. Nos portraits appelés REMBRANT ou SHADOW PORTRAITS ne peuvent pas être surpassés, et nos portraits SOLOMON sont splendides en eux-mêmes. Les négatifs sont aussi excellents. Nous avons un nouveau procédé de négatifs venant de l'atelier anglais. Impression soignée pour le commerce. Copies faites agrandissant ou diminuant l'original, à l'aide de l'eau ou à l'acide. Nous sollicitons respectueusement votre patronage.

ASSURANCE FINANCIERE

De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière.

Il ne vous coûte rien que la peine de les demander. Quand vous en avez pour \$20 entre les mains, il vous suffit de les envoyer soit à Montréal à la succursale, soit à l'agent du district, qui vous donne en échange une Police de \$20, numérotée, à votre nom, garantie par des titres de rentes du Gouvernement Français.

Cette Police court la chance d'être remboursée de son plein montant à chaque tirage; ces tirages ont lieu tous les mois à Paris. Ces Bons d'Escompte sont vendus aux marchands à raison de 5 p. c. de leur valeur nominale, c'est-à-dire que pour \$2.00 verrez-vous le marchand à l'Assurance Financière, il reçoit \$400 de Bons, qu'il donne gratis à ses clients achetant au comptant. De plus, on remet au Marchand une police, lui assurant également le remboursement de ses \$20. Ce n'est qu'une avance qu'il fait.

Cette avance, par un mode de capitalisation et de mutualité particulier à l'Assurance Financière, explique tous les avantages que cette institution offre aux consommateurs et aux marchands.

Des manuels, programmes, sont adressés franco à tous ceux qui en font la demande aux bureaux de l'Assurance Financière, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Pour toutes informations nécessaires, s'adresser aussi à

Forrest, Patenaude & Cie., AGENTS GÉNÉRAUX. 17, rue St-Jacques, Montréal.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

JEUDI, 23 DEC. 1880.

Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MAILLE, EXPRESS. Rows include departures from Hochelaga, Ottawa, and Québec to various destinations like St-Jérôme and Joliette.

(Trains locaux entre Avmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Cuirs-Palais et des Cuirs-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa s'ont rencontrés avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureaux Général, 13, Place d'Armes. BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 2-2 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VISA-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC. L. A. SENEAL, Surintendant Général.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—Impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Henry, Montréal.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine.—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Henry, Montréal.

20 Cartes-Chromos, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nos 10 et 25. —Cie. de Cartes NASSAU, N.Y.

LE NOUVEAU SACHET DU DR HOLMAN

pour les affections de poitrine ou de pectoral et qui guérit et prévient tous les maux de gorge et de poitrine, est admirablement approprié à l'usage de la compagnie.

Le Sachet Pectoral de Holman est le remède le plus efficace et le plus salutaire sans l'aide d'aucune autre préparation pour guérir la Coqueluche, les Rhumes, la Tox, les Catarrhes de poitrine, l'asthme, les attaques asthmatiques, les inflammations, congestions, la grippe, les douleurs dans les poulmons, etc. Prix: \$3.50.

LE NOUVEAU SACHET DU DR HOLMAN

pour les affections néphrétiques ou des reins, guérit les maladies suivantes: la maladie des reins, la diabète, la gravelle, l'inflammation de la vessie et des reins, les douleurs dans le passage urinaire, l'hydropisie, (qui n'est pas une maladie mais un symptôme) de la vessie, débilité résultant des perturbations des voies urinaires ou maladies de la vessie. Prix \$2.50

Les nouveaux sachets ci-dessus viennent d'être reçus et le public est cordialement invité à aller les examiner. Ils sont par eux-mêmes une merveille, et méritent d'être vus.

Emplâtre pour le corps, 25 et 40; pour les yeux, 25 et 40. Demandez-les à votre pharmacien et n'en demandez pas d'autres. Ce sont les emplâtres les plus efficaces qui existent.

Compagnie de Sachets de Holman

301, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL

71, KING STREET WEST, Toronto

FER BRAVAIS. Adopté dans tous les hôpitaux. (FER DIALYSE BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc. Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre.

PROVERBES. Les Amers de Houblon guérissent facilement les escoures, les maux de tête, la toue, le mal de gorge et les dyspepsies. En vente chez tous les pharmaciens.

AVIS! The Scientific Canadian. PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a 616 pages et contient beaucoup d'articles durant l'année dernière et contient beaucoup de renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND. NE FAILLIT JAMAIS. Vendue chez tous les Epiciers respectables.

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

École d'Agriculture de L'Assomption. Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves bourgeois par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Végétal, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VAGANCES: en janvier et février. CONDITIONS D'ADMISSION: Application par écrit au Directeur de l'École, être âgé d'au moins 13 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE. Brochure de 84 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Henry, Montréal. CE JOURNAL se trouve sur la Base, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE D'ÉDITION PHOTOGRAPHIE BURLAND (MONTREAL).